

5560

TRISTAN ET ISEULT



Le château de Tintagel, vu par Patrick Hervé.

SOUS PRESSE

LE BRETON A L'ECOLE

C'est une nouvelle méthode d'enseignement du breton, utilisable depuis le Cours Moyen jusqu'en Troisième incluse, réalisée et expérimentée par Albert Deshayes, Instituteur à Quimper, pour des élèves débutants.

Le livre du maître, qui comprend 118 leçons, est inclus dans l'abonnement et sera donc livré automatiquement aux abonnés de SKOL VREIZH. Le livre des élèves pourra être commandé à notre service de vente par correspondance. Cet ouvrage, très attendu, sera prêt avant les grandes vacances.

TABLE DES MATIERES

Pages

3	ETUDE DE TRISTAN ET ISEULT avec une classe de Troisième (A. Borne).
6	TRISTAN EN BRETAGNE ; TRISTAN E BREIZH-IZEL (extraits des œuvres de Bédier et Langlais).
7	Bibliographie
8	LECTURE PLURIELLE du roman (Y. Coz).
12	LE ROMAN DE TRISTAN ET ISEULT dans une Troisième aménagée (J. Mourge).
16	COURS DE BRETON (F. Marvannou) sur une page d'Issild a-heul de P.-J. Hélias.
19	TINTAGEL, poésie d'Yves Elléouët.
20	TRISTAN ET ISEULT, légende celtique reflet de l'histoire des Pays Celtiques (Y. Jardin).
29	TOPONYMES DE CORNOUAILLES (A. Chauvel).
32	Un film : Tristan et Iseult.
33	LA CORNOUAILLES, UNE AUTRE BRETAGNE, étude géographique par Y. Jardin.

SKOL VREIZH

revue pédagogique des Instituteurs et Professeurs laïques bretons (Skolaerien ha Kelennerien Ar Falz).

N° 59-60 — Novembre 1978 - Mars 1979 — PRIX : 10 F

ABONNEMENT ORDINAIRE : 40 F pour six numéros.
Abonnement de soutien : à partir de 60 F.

SKOL VREIZH, Run-Avel, 29210 Plourin-Morlaix
C.C.P. : 2248-25 X Rennes

ÉTUDE DE TRISTAN ET ISEULT avec une classe de Troisième

Le Moyen-Âge est au programme de troisième et si l'on se place dans l'optique de la culture celtique, c'est une époque extrêmement intéressante à condition que ce ne soit pas présenté aux élèves de façon fastidieuse. La première remarque qui s'impose si l'on veut étudier le M.A. en troisième, c'est que le livre que les élèves ont entre les mains (Bordas M.A.) est très mal fait : à le lire, on peut croire que la France, dans ses frontières actuelles, a existé de toute éternité. Pas une seule allusion, par exemple, à l'Occitanie ou à la civilisation occitane : on parle de « lyrisme du midi » (p. 18). Même remarque au sujet de la civilisation celtique. On y parle très vaguement de « matière celtique » ou « matière de Bretagne », mais sans jamais parler de façon précise de cette civilisation à laquelle on fait vaguement allusion.

Devant cette carence, j'ai préféré aborder l'étude du M.A. avec une œuvre complète : Tristan et Iseult. Le problème se pose alors de savoir quel texte choisir. Des œuvres du M.A. de Bérout et Thomas, il ne reste que des fragments. C'est en compilant ces fragments, ainsi que les œuvres d'écrivains européens du M.A. comme Gottfried de Strasbourg, que des érudits contemporains ont écrit la légende de Tristan et Iseult. Mais très souvent, la légende a été reconstituée dans un contexte très « courtois », les écrivains ont gommé tout ce qui dans les différents Tristan pouvait rappeler une civilisation plus ancienne, la civilisation celtique où la légende a pris naissance. C'est le cas avec Bédier au début du 20^e siècle qui a fait de Tristan et Iseult un roman d'amour fatal et tragique qui ne correspond sans doute pas à ce qu'était la légende primitive. Depuis, d'autres érudits ont travaillé sur les textes anciens et ont essayé de dépouiller la légende de son vêtement « courtois », c'est pourquoi le livre qui me semble le plus intéressant comme base de travail, c'est le « Tristan et Iseult » de René Louis (Livre de poche). Le texte est suivi de notes et commentaires où l'auteur explique sa méthode de travail et le but qu'il poursuit dans sa reconstitution. A ce point de vue, un autre livre est intéressant pour le professeur, c'est La Femme Celte de J. Markale et en particulier le chapitre Iseult ou la dame du verger. Ces deux auteurs essaient de retrouver le caractère primitif de la légende en la comparant en particulier à des légendes irlandaises

qui ont exactement la même structure. On se rend compte alors que le personnage d'Iseult par exemple a été un peu « trafiqué ». Dans les versions courtoises, c'est Tristan qui est le héros ; dans la légende celtique, il semble que ce soit plutôt Iseult qui mène le jeu.

I. - Méthode de travail en classe

a) Rappel de quelques points d'histoire (en s'appuyant sur l'Histoire de la Bretagne et des pays celtiques, tomes I et II, Skol Vreizh).

— Qui étaient les Celtes ? - Les différents pays celtiques.

— Emigration celtique en petite Bretagne.

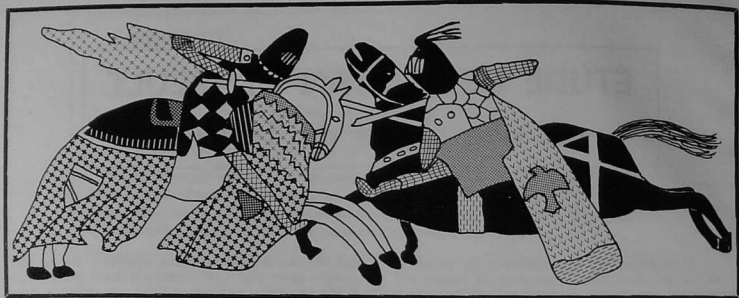
— Situation de la France à l'époque où la légende est écrite. Comment la « matière celtique » a-t-elle été connue des écrivains français ?

— Influence de la Cour d'Angleterre où s'est opéré un brassage de population : des jongleurs bretons y suivent certainement des seigneurs bretons qui participent avec Guillaume le Conquérant à la conquête de l'Angleterre. Il y a là aussi des Gallois. Il semble que ce soit par un Gallois Bréri que la légende ait été connue. Thomas y fait allusion.

b) Lecture : Chaque élève possède un exemplaire du bouquin et peut le lire d'une traite ou petit à petit. Beaucoup l'ont lu d'une traite. La lecture d'un certain nombre de chapitres par semaine est imposée. Le livre est vu en un mois et demi environ.

Première constatation : c'est une légende qui concerne chacun des pays celtiques (Cornouailles, Irlande, Bretagne, Ecosse, Galles). Cette constatation est concrétisée par une carte affichée en classe et réalisée par deux ou trois volontaires.

Le but de l'étude va être surtout de retrouver à travers cette légende la civilisation celtique. C'est pourquoi je demande à chaque élève de constituer un dossier en relevant au cours de sa lecture un certain nombre de remarques concernant : la toponymie, les habitations, les coutumes, la religion, la magie, la musique, la mer, les différents personnages. Pendant le cours, nous mettons au point ce qui a été trouvé au cours de la lecture individuelle. Nous voyons en étude de texte certains passages plus importants : le combat contre le Morholt, l'épisode



Les dessins qui illustrent les articles d'Annie Borne et de Jeanne Mourge sont l'œuvre des élèves d'Annie au lycée de Châteaulin. Ils ont été reproduits sans retouches, sauf celui-ci qui est un collage et qui a dû être interprété en noir et blanc.

du vin herbé, la mort des amants. Certains chapitres sont vus en lecture suivie : la Harpe et la rote par exemple. En fin d'étude, les élèves doivent me remettre leur dossier, je leur ai conseillé de l'illustrer. Certains m'ont remis un travail très bien fait. Là, il y aurait possibilité de travailler en collaboration avec le professeur de dessin.

II. - Prolongation de l'étude en 10 %

Cette poursuite de l'étude en 10 %, j'en ai eu l'idée au cours d'un voyage en Grande-Bretagne, l'été précédent. Nous nous sommes arrêtés à Tintagel, et là j'ai trouvé un livre : « **Tristan and Iseult in Cornwall** ». L'auteur de cet ouvrage essaie en s'appuyant sur un certain nombre de faits, sur la tradition également, de lier les épisodes de la légende à des lieux précis de Cornouailles. Il montre comment cette légende s'inscrit dans un paysage qui est le paysage cornouaillais. On sait bien évidemment qu'il s'agit d'une légende et que les deux héros n'ont peut-être jamais existé, mais il n'empêche que les textes les plus anciens situent les différents épisodes dans des lieux précis qu'il est possible de visiter aujourd'hui. Il m'a semblé intéressant d'emmener la classe en Cornouailles sur les pas de Tristan et Iseult, intéressés également de leur faire connaître un pays qui ressemble comme un frère à la Bretagne (paysages, toponymie). Je l'ai proposé tout de suite aux élèves au début de l'année en abordant l'étude du roman. Evidemment, la proposition a été acceptée avec enthousiasme, la perspective d'un voyage Outre-Manche est intéressante surtout quand on n'est

jamais allé à l'étranger (c'était le cas de la plupart des élèves). Tout de suite, j'ai fait part de nos intentions au proviseur pour savoir si on pouvait compter sur son aide. Il n'y a pas eu d'objections. Nous avons donc commencé à envisager notre voyage (financement, hébergement, itinéraire). Le financement posait un gros problème : les élèves ont fait et vendu des gâteaux au lycée à deux ou trois reprises ; ils ont ainsi récupéré un peu plus de 1 500 F. Cela a payé le car. Chaque famille a quand même dû verser 150 F. Le voyage, prévu initialement pour la fin du second trimestre, a été reculé jusqu'à la fin avril. Un montage audio-visuel devait être réalisé avec les diapos prises en Cornouailles mais, pour des raisons de santé, je n'ai pas terminé l'année scolaire et le montage n'a pas été fait.

L'itinéraire, nous l'avons fait à partir du livre « **Tristan et Iseult in Cornwall** » et d'une carte assez détaillée de la Cornouailles. J'allais un peu à l'aventure, car j'avais lu le livre à mon retour en France et les lieux qui y étaient mentionnés, je ne les avais pas visités, Tintagel excepté. De plus, bien des lieux et monuments mentionnés dans ce livre n'étaient pas indiqués sur ma carte, ni sur le guide bleu que j'avais consulté. Pour bien faire, il aurait fallu que je fasse le voyage moi-même avant, mais comme l'Education Nationale ne subventionne pas les voyages d'études, je ne l'ai pas fait et je le regrette. Si je devais refaire le voyage, je m'y prendrais autrement et nous pourrions voir plus de choses.

Le moyen le plus simple et le plus économique pour se loger, c'étaient les auberges de jeunesse. C'est ce que nous avons choisi. Nous avions besoin de pou-

voir circuler facilement ; nous sommes donc partis avec un car de Châteaulin (transport gratuit sur le bateau pour un groupe de trente personnes).

L'itinéraire avait été prévu comme ceci :

Départ le 22 avril de nuit, arrivée le 23 au matin à Plymouth, départ pour Tintagel ; le lendemain 24 avril, Tintagel, Penzance, Land's End et Hayles ; le 25 avril la région de Fowey, nuit à l'A.J. de Plymouth, retour le 26 avril.

A cause d'un fait imprévisible (une grève de la marine marchande), nous sommes partis un jour plus tôt. Ce jour supplémentaire, nous l'avons passé à Plymouth.

Nous sommes partis le lendemain matin pour Tintagel. Nous avons pris la route qui passe à travers les moors, nous nous sommes arrêtés à Altarnum. La route est très étroite. Beaucoup de noms aux consonnances celtiques (Trewarlett, Treguddick, Tregillis). L'après-midi est occupée par la visite du château d'Artur. Puis nous gagnons l'A.J. de Tintagel, une toute petite maison basse perdue dans les rochers.

Le lendemain matin, nous avons pris la route de Penzance. A cause de travaux routiers, nous n'avons pas trouvé le chemin conduisant à Castle-en-Dinas (vestiges d'un autre camp d'Artur). De toutes façons, tous ces sites sont très peu indiqués et il faut être très sûr de la route pour les trouver.

Nous étions à Penzance vers midi. Nous avons vu au passage le Mont St-Michel de Cornouailles. Nous n'avons pas pu le visiter car la mer était haute. Là se tenaient au Moyen-Age des foires très célèbres, et c'est là que Béroul situe l'épisode où l'ermite Ogrin achète des vêtements pour Iseult avant que Tristan ne la rende au roi Marc.

L'après-midi, promenade dans la presqu'île jusqu'à Land's End qui ressemble beaucoup à la Pointe

du Raz. Il est possible de voir dans le coin des mégalithes intéressants, mais les chemins étaient trop étroits pour notre car.

Au passage, nous nous sommes arrêtés pour visiter les mines d'étain de Botallack (rien à voir évidemment avec Tristan et Iseult, mais c'est un témoignage intéressant sur la vie de l'ancienne Cornouailles). De Land's End à Saint-Ives, la côte est très sauvage et accidentée. Les collines sont couvertes de landes, les champs entourés de murs de pierre. Nous passons la nuit à l'auberge de jeunesse de Hayles.

Le 25, nous nous arrêtons dans la région de Fowey, à l'embouchure de la rivière Fowey. Les bords de cette rivière sont très liés au souvenir de Tristan et Iseult. Par exemple, dans la légende, on dit que Tristan combat le Morholt dans l'île Saint-Samson ; il n'existe pas d'île Saint-Samson, mais sur les bords de la rivière, il y a une chapelle Saint-Samson et peut-être le combat eut-il lieu sur les îles laissées par la marée descendante.

A Fowey, on peut visiter Sainte-Catherine's Castle, ruine d'une forteresse assez récente. C'est dans ce cadre que l'on situe le saut de la chapelle de Tristan, car avant la forteresse il existait là une chapelle. Sur les rochers, au pied de la tour, on voit aussi un grand rocher plat comme celui sur lequel Tristan est tombé.

A la sortie de Fowey, dans la direction de Lostwithiel, on trouve sur le bord de la route, à droite, une pierre dressée datant du 6^e siècle qui porte cette inscription en lettres du 6^e siècle :

DRVSTANS HIC IACIT CYNWORI FILIUS
« ICI REPOSE TRISTAN, FILS DE CUNOMORUS »

Drustan est une ancienne forme picte de Tristan. Sur cette pierre, il est appelé fils de Cynvavr. Or, la légende de la vie de saint Pol de Léon mentionne que le fameux roi Marc était aussi connu comme Cynvavr.

Quelques kilomètres plus loin, nouvel arrêt à Castle Dor. Ce sont des vestiges d'un village fortifié remontant au 2^e siècle avant J.-C., réutilisé au 6^e siècle. Il s'agit d'un talus circulaire qui délimitait autrefois l'emplacement de constructions en bois. Très longtemps, les constructions des Celtes ont été faites en bois. C'est donc peut-être là qu'il faut situer la résidence de Lancien, mentionnée dans les textes les plus anciens. Tout près, se trouve actuellement un village appelé aujourd'hui Lantyan.

La région de Fowey étant riche en souvenirs, j'ai regretté de ne pouvoir y rester plus longtemps. Il aurait fallu s'organiser autrement en s'arrêtant à l'A.J. de Golant, entre Fowey et Lostwithiel, et de là nous aurions pu circuler à pied au bord de la rivière Fowey.

Le soir même, nous sommes rentrés à Plymouth, et après une nuit à l'A.J. de Plymouth, nous avons pris le « Pen-ar-Bed » pour rentrer en Bretagne. Tous les élèves et les accompagnateurs ont gardé un excellent souvenir de ce voyage, et je crois aussi que beaucoup d'élèves ont conservé, de cette étude, le goût des légendes celtiques.

ANNIE BORNE,
Lycée de Châteaulin.



Nous présentons côte à côte le texte de J. Bédier et celui, inspiré du premier, de X. de Langlais. L'orthographe utilisée est celle du texte édité par AL LIAMM (voir la bibliographie, page 7).

TRISTAN E BREIZH-IZEL

E-pad daou zvezh, e treuzas Tristan ha Gorvenal meur a vourc'h ha meur a gêriadenn hep gwelout nag un den nag ur c'hi, nag ur c'hilloz zoken. D'an trivet dez, koulskoude, da vare an navet eur, e tegouezhont gant ur run koadek, médo kluchet war e lein ur chapel gozh hag, e-lîchen ar chapel-se, ul tagellig. Gwisket en ur c'hroc'hengavr a zivale e gorf diouzh ar fall-amzer, ur manac'h a oa etalti.

Daoulinet war an douar, edo dres o pediñ Mari Magdale-na da rein dezhañ mauc'h a geuz c'haozh eus e bec'hedoù. Saludiñ a reas Tristan hag e hoc'h hag, endra ma stage Gorvenal ar c'hezeg ouzh moger ar c'hraou, e sikouras ar marc'heg yaouank da lemel e dakorn hag e roched stamm-orjal, hag ec'h aozas ar pred.

Ne voe ket gwall fannus hemañ : dour ar stivell dostañ ha bara heiz, pobet dindan al luda, ha setu hall !

Echu ar goan, ec'h azezjont e-tal an tan. Diskenn a roe an noz. Tristan a c'houlennas ouz ar manac'h anv ar vro rivinel-se ma veve enni.

« Aotrou ker, eme ar manac'h, dour Breizh-Izel an hini eo. E dalc'h an dug Howel emañ. Ur rouantelezh pinvidik a oa anezhi gwechall, gant produñ glas aret kaer, ma kreske war a bevennoù gwez-avalou e-leizh. Ac'houdevezh, siwazh ! ez eo drostet ha freuzhet penn-da-benn ar vro-mañ dre an tan hag ar skraperezh, gant soudarded an aotrou Riol, kant an Noaned, ken ne chom mui enni ur voudenig douar na vefe ket gwastet. Evel-se emañ kont gant ar brezel... »

— Breur, eme Tristan, daoust hag e c'uitc'h perak en deusgraet ar c'hont kement-se a noz d'an dug Howel hoc'h aotrou ?

— Bez e c'hellan, aas tre, aotrou ker, displegañ deoc'h sigur ar brezel. Riol a oa dindan beli an dug Howel. Ur verc'h en doa hemañ, koant e-touez ar re gaontañ. Riol en dije karet he c'hemer da bried, hogen e ouie mat n'en dije ket fellet d'an dug Howel rein e verc'h a galon vat da unan eus e zalc'hidi... Setu perak en deus klasket he skrapañ dre hag ha gwiridre. »

Tristan a c'houlennas, ouzhpenn :

« Ha ne c'hell mui an dug Howel derc'hel penn d'e enebourioz ? »

— Nemet gant kalz a hoan. Ha, koulskoude, kreñv eo mogerioz Karaz, ar c'hastell n'eus nemetañ a chom c'haozh e dalc'h an dug, ha ken kreñv all kalon e vab Kaerdin, ar marc'heg dispart. Emañ, e enebourioz a pouezañ mauc'h mui warnañ, evelato ! Daoust hag e vo gaest da stourm outa hir-amzer ?... »

Tristan a c'houlennas, neuze, ha pell edo c'haozh diouzh Karaz. « War hed ul lev bennak, hepken », a respontas ar manac'h.

An tronoz vintin, e kimiado Tristan diouzh e ostiz, e pige war e varc'h hag e ske, a-herr, trema Karaz, heuliet. Bepred gant Gorvenal. A-benn un hanter-our bennak, e tegouezhe e-tal mogerioz ar c'hastell. Soudarded a oa en o dres Howel e-touez e wazed, ha Kaerdin war-un-dra gantañ.

« Tristan, roue Bro-Leon on, un niz da Varc'h roue Bro Gerne. Klevet em eus lavarout en deus en em savet unan

TRISTAN EN BRETAGNE

Pendant deux jours, Tristan et Gorvenal passèrent les champs et les bourgs sans voir un homme, un coq, un chien.

Au troisième jour, à l'heure de none, ils approchèrent d'une colline où se dressait une vieille chapelle, et, tout près, l'habitation d'un ermite. L'ermite ne portait point de vêtements tissés, mais une peau de chèvre avec des haillons de laine sur l'échine. Prosterné sur le sol, les genoux et les coudes nus, il pria Marie-Madeleine de lui inspirer des prières salutaires. Il souhaita la bienvenue aux arrivants, et tandis que Gorvenal établait les chevaux, il désarma Tristan, puis disposa le manger. Il ne leur donna point de mets délicats, mais de l'eau de source et du pain d'orge pétri avec de la cendre. Après le repas, comme la nuit était tombée et qu'ils étaient assis autour du feu, Tristan demanda quelle était cette terre ruinée.

« Beau seigneur, dit l'ermite, c'est la terre de Bretagne, que tient le duc Hoël. C'était naguère un beau pays, riche en prairies et en terres de labour : ici des moulins, là des pommiers, là des métairies. Mais le comte Riol de Nantes y a fait le dégât ; ses tourtereaux ont partout bouté le feu, et de partout enlevé les proies. Ses hommes en sont riches pour longtemps : ainsi va la guerre. »

— Frère, dit Tristan, pourquoi le comte Riol a-t-il ainsi hanni votre seigneur Hoël ?

— Je vous dirai donc, seigneur, l'occasion de la guerre. Sachez que Riol était le vassal du duc Hoël. Or, le duc a une fille, belle entre les filles de hauts hommes, et le comte Riol voulait la prendre à femme. Mais son père refusa de la donner à un vassal, et le comte Riol a tenté de l'enlever par la force. Bien des hommes sont morts pour cette querelle. »

Tristan demanda :

« Le duc Hoël peut-il encore soutenir sa guerre ? »

— A grand-peine, seigneur. Pourtant, son dernier château, Carhaix, résiste encore, car les murailles en sont fortes, et fort est le cœur du fils du duc Hoël, Kaerdin, le bon chevalier. Mais l'ennemi les presse et les affame : pourront-ils tenir longtemps ? »

Tristan demanda à quelle distance était le château de Carhaix.

« Sire, à deux milles seulement. »

Ils se séparèrent et dormirent. Au matin, après que l'ermite eut chanté et qu'ils eurent partagé le pain d'orge et de cendre, Tristan prit congé du prud'homme et chevaucha vers Carhaix.

Quand il s'arrêta au pied des murailles closes, il vit une troupe d'hommes debout sur le chemin de ronde, et demanda le duc Hoël se trouvait parmi ces hommes avec son fils Kaerdin. Il se fit connaître et Tristan lui dit :

« Je suis Tristan, roi de Loonnois, et Marc, le roi de Cornouailles, est mon oncle. J'ai su, seigneur, que vos vassaux

bennak eus ho talc'hidi a-enep d'ho peli ha ez an deut da ginnig deoc'h va c'hleze.

— Swazh ! aotrou Tristan, Doue d'ho pinnigo evit ho madalezh ! Kerzhit hoc'h hent, koulskoude. Na penaos e c'hellfemp ha tegemer amañ pa n'hon eus mui na gwinizh na ker-c'h na segal, na boued all ebet, koulz lavarout, pane-ve piz-fao ha dour ?

— Ne vern eme Dristan, bevet em eus en ur c'haod gouez, e-pad, daou vloavezh, diwar wriziennoù ha greunennoù sec'h, ha ne gaven ket fall, tamm ebet, ar vuhez-se. Gourc'hemennit, eta, ma vo digoret din an nor vras ! »

— Rait dezhañ an oatre a c'houlenn, va zad, eme neuze Kaerdin, peagwir eo ken uhel-se e galon ; ha ra vo liammet e blanedenn ouzh hon hini, el levezeg evel ar glac'har. »

LANGLEIZ.

• Tristan hag Izold. (AL LIAMM, p. 150-153).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

— Les textes du Moyen-Age et les adaptations modernes :

- J.C. Payen : **Tristan et Yseut** (Ed. classiques Garnier - 1974) nous permet de lire (texte et traduction) les Tristan en vers, c'est-à-dire :
 - Tristan, de Bérout.
 - Tristan, de Thomas.
 - Folie Tristan, de Berne.
 - Folie Tristan, d'Oxford.
 - Chevrefeuille, de Marie de France.
- Bérout : Le roman de Tristan poème du XII^e siècle, édité par Ernest Muret (classique français du Moyen-Age - Ed. Champion 1957).
- Bérout : Le roman de Tristan. Traduction de l'ancien français par Pierre Jonin - Ed. Champion 1975.
- Marie de France : Les Lais - Champion 1959.
- Les Lais de Marie de France transposés en français moderne par Paul Tuffrau - Piazza.
- Le roman de Tristan et Iseut (Bibliothèque de Cluny - A. Colin 1958) est une traduction par Pierre Champion du roman en prose du XV^e siècle (de nombreuses digressions sont supprimées).
- Bédier (Joseph) « Le roman de Tristan et Iseut » (Piazza - plusieurs éditions) (Club des Libraires de France) date de 1900. C'est une adaptation poétique en prose qui veut « renouveler » l'histoire de Tristan et Iseut à partir des différents auteurs du Moyen-Age.
- André Mary (1941) Tristan : La merveilleuse histoire de Tristan et Iseut restituée par André Mary (Gallimard Folio 1973, avec une préface de Denis de Rougemont).
- René Louis : Tristan et Iseut - Livre de Poche 1972.
- Michel Manoll : Tristan et Yseut, 1971 - Ed. G.P. Super 1000.
- Xavier de Langlais (Langleiz) : « Tristan hag Izold », adaptation en Breton qui a été rééditée en 1972 par AL Liamm. Il a eu connaissance des travaux de Bédier, Mary, etc... mais il s'est aussi reporté aux textes du Moyen-Age. C'est une édition illustrée par l'auteur.

vous faisiez tort et je suis venu pour vous offrir mon service.

— Hélas ! sire Tristan, passez votre vie et que Dieu vous récompense ! Comment vous accueillir céans ? Nous n'avons plus de vivres ; point de blé, rien que des fèves et de l'orge pour subsister.

— Qu'importe ? dit Tristan. J'ai vécu dans une forêt, pendant deux ans, d'herbes, de racines et de venaison, et sachez que je trouvais bonne cette vie. Commandez qu'on m'ouvre cette porte. »

Kaerdin dit alors :

« Recevez-le, mon père, puisqu'il est de tel courage, afin qu'il prenne sa part de nos biens et de nos maux. »

J. BÉDIER.

• Le roman de Tristan et Iseut », pages 222-223.

Il convient aussi de signaler quelques-unes des nombreuses œuvres qui, sans en être des adaptations, sont issues de lectures diverses de la légende. Elles disent toute la vitalité dans l'ambiguïté, toute la puissance poétique du mythe de Tristan.

- Wagner : Tristan et Isolde, (Aubier, Flammarion, édition bilingue).
- Cocteau : L'Éternel Retour - film 1941.
- Thomas Mann : Tristan ; (nouvelle - Livre de poche) avec Mort à Venise.
- Pierre Jakez Hélias : « Isild a heul » (Iseut seconde), Théâtre - Edition bilingue en breton et en français par Emgleo Breiz, diffusé sur France-Culture, le 3 juillet 1965. P.J. Hélias y veut exprimer la tragédie d'Iseut aux blanches mains.
- Lucien Jégou : Iseut des dunes ; (Imprimerie du Marin, Le Guilvinec, 1974).
- Jaker Ivin : « Seigneurs, Tristan avait un fils » (1975, Nature et Bretagne). Le roman commence avec la naissance d'un fils de Tristan et d'Iseut dans la forêt du Morois.

ICONOGRAPHIE :

- Les éditions Skol Vreizh publieront un montage audio-visuel destiné aux enseignants.
- Tristan et Iseut - manuscrit illuminé du XV^e siècle vient de paraître chez Seghers (1978) et reproduit les enluminures d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale d'Autriche dont le commanditaire fut, semble-t-il, le duc de Berry.
- Tristan et Iseut - Club des Libraires de France, contient huit miniatures empruntées également au même manuscrit de Vienne. Texte de Bédier.
- La Bibliothèque Municipale de Nantes possède une très belle édition.
- L'édition en breton de Tristan et Iseut, par Xavier de Langlais, est illustrée par l'auteur.
- La légende a aussi inspiré Aubrey Beardsley. On pourra se reporter pour les reproductions au livre que les Éditions du Chêne lui ont consacré et au Cahier Renaud Barrault 83 (1^{er} trimestre 1973), surtout pour l'article d'Hélène Cixous.

Yvonne COZ.

LECTURE PLURIELLE des romans de Tristan et Iseult

(Essai d'analyse du livre de Françoise Barbeau, « Les romans de Tristan et Iseult, introduction à une lecture plurielle », Larousse 1972.)

D'orientation moderne, utilisant un certain nombre de théories connues de l'histoire de la critique littéraire d'aujourd'hui, l'étude de Françoise Barbeau ne s'intéresse pas au problème des origines de la légende ni aux conditions de son entrée dans la littérature. Ce qui l'intéresse plutôt, c'est la signification actuelle des textes de Béroùl Thomas, des deux Folies de Berne et d'Oxford, qu'elle étudie. Elle donne toute son importance à l'activité du lecteur dans la construction de cette signification. Pour cela, sans prendre le parti définitif de l'une ou l'autre, elle aligne six « lectures » systématiques, parfois contradictoires, du corpus constitué par les quatre textes auxquels elle a choisi de se référer. Et à travers ces essais successifs de lectures qui sont toujours partiales et partielles, elle fait apparaître le caractère relatif, historique et idéologique de toute lecture, et nous oblige à nous interroger sur notre propre situation de lecteurs : d'où nous, si nous ne nous reconnaissons dans aucune de ces six lectures ?

I. — PREMIÈRE LECTURE SELON L'ETHIQUE DE L'ORDRE

C'est sans doute la plus connue. Lecture catéchisante, elle interprète « Tristan et Yseult » comme l'histoire d'une faute : le philtre maléfique met fin à l'innocence du monde, y introduit le mal qui conduit les héros coupables à la dégradation, la solitude, la tristesse et la mort. Il est possible d'interpréter tous les épisodes de la légende en fonction de cette théorie. « Innocence - Faute - Mort » sont les titres d'une chorégraphie récente en trois parties de Tristan et Yseult.

II. — DESCRIPTION STRUCTURELLE DES ROMANS

Dans ce chapitre, le lecteur essaie, en s'appuyant surtout sur « la morphologie du conte » de Vladimir Propp et « la sémantique structurale », etc., de Greimas, de centrer sa lecture sur la structure du récit. Il s'applique à diviser ce récit en « narrèmes », blocs qui se composent eux-mêmes de « syntagmes narratifs performanciels, contractuels et disjonctifs », lesquels ont une certaine autonomie par eux-mêmes, tout en ayant une fonction par rapport aux autres éléments du système que constitue l'ensemble du récit. « Le Morholt », « Le Serpent crested » sont des narrèmes, par exemple.

Les personnages sont étudiés en fonction de leur place dans le système de l'action : ils sont « sujets », « objets », « actants », « destinataires », « destinataires », « adjuvants », « opposants ». Ce type de lecture demande, pour être mené à bien, des connaissances de linguistique structurale. Il fait appel à tout un vocabulaire ésotérique et technique. Il débouche sur des schémas très formels, abstraits, géométriques, et s'abstient (car ce ne serait pas rigoureux, pas scientifique) de faire référence à des valeurs morales ou sociales, si ce n'est dans la mesure où elles seraient en fonction dans le récit.

III. — ESSAI DE LECTURE SUBVERSIVE

Avec la troisième lecture, nous revenons à la morale, aux valeurs. Mais il s'agit cette fois pour le lecteur, de trouver dans les récits de Tristan et Iseult, un message subversif, en opposition avec l'éthique de l'Ordre, de la chrétienté, qui sous-tendait la première lecture.

Le philtre ici ne damne pas les héros. Au contraire ! Il leur confère une grâce magique qui leur fait voir soudain toute l'absurdité de ce monde de l'Ordre dans lequel jusque-là ils étaient pris. Le philtre apporte une illumination, révèle la Vérité de la Vie que l'Ordre écrase.

Le monde se partage en deux camps : ceux qui entrent dans le jeu de la Subversion, et ceux qui se rangent du côté de l'Ordre. Le roi Marc, passif, se laisse mener par les conformistes. Tristan et Iseult, eux, sont les apôtres d'une religion nouvelle. Le saut de la chapelle est le symbole de l'affranchissement total — social, moral, affectif — de Tristan. Le séjour dans le Morois, c'est l'apprentissage d'une nouvelle vie, idéale, dans un Ordre non-répressif, où le travail n'est plus aliénant, où se reforme l'harmonie de l'homme et de la nature. Les comportements classiques n'ont plus cours. Même le chien, Husdent, n'aboie plus.

C'est à Marcuse (« Eros et Civilisation ») qu'il faut recourir, si l'on veut approfondir le sens de cette subversion qui peut faire voir dans nos Tristan et Yseult l'affirmation de la fête, du triomphe d'Eros, du prin-

cipe du plaisir sur le principe de réalité. Des différences intéressantes apparaissent entre les textes de Béroùl et Thomas, comme le montre F. Barbeau. Il faut avouer aussi qu'elle laisse consciemment de côté certains épisodes qui entrent mal dans la perspective de sa « lecture ». De ce fait, le texte garde pour elle son aspect énigmatique et échappe à son entreprise.

IV. — ESSAI DE LECTURE PSYCHANALYTIQUE

On peut aussi essayer de reconstruire, à la lumière de la psychanalyse freudienne, l'histoire de Tristan, celle d'Iseult, celle du couple.

1*) Tristan.

Dans « Les Enfances de Tristan », on voit l'enfant néantisé, surprotégé, soumis, héritier présomptif du Père dans l'ombre duquel il vit, et dont, suivant l'ordre naturel des choses, il est destiné à répéter l'histoire. Infantilisé, il se voit imposer en guise d'initiation une série d'épreuves qui sont autant d'impostures. On le traite comme un enfant de 5 à 12 ans (période de latence, absence d'instinct sexuel prononcé, absence de révolte, confusion entre principe de plaisir et principe de réalité) et il l'accepte, vit sa répression « librement ».

La « Faute » n'est-elle pas une sorte de réveil brutal du « Ça » sous l'influence de circonstances propices ? Le philtre servant d'alibi matériel à l'inceste, la transgression du tabou (il sait bien qu'Yseult est pour Marc). C'est la révolte contre le père (seconde naissance de Tristan). Des ruses seront utilisées pour essayer d'occulter le conflit, mais bientôt c'est la fuite, le triomphe du principe de plaisir, la révolte contre le monde de l'Ordre, le sein maternel retrouvé dans l'ambiguë Forêt du Morois, à la fois dure et douce, refuge et prison.

L'intrusion brutale de Marc, c'est le rappel du monde de l'Ordre. La substitution de l'épée (symbole phallique) marque la reprise du Pouvoir par le père. Marc reprend Iseult, Tristan puni doit se déguiser en lépreux. Il ressuscitera encore (Blanche Lande), mais là s'achève le roman de Béroùl.

Chez Thomas, il n'y a pas d'enfance de Tristan. Mais on peut voir en Marc un père grondeur, qui n'a pas la prestance du Marc de Béroùl. On est frappé par l'existence chez Tristan d'un Sur-Moi très fort, ce qui fait qu'il n'y a pas d'évolution très dynamique du personnage : après une banale histoire d'adultère, il cherche en s'exilant, puis en se mariant, à se réconcilier avec la société (conformisme).

2*) Yseult.

Elle a grandi, contrairement à Tristan, dans un monde féminin. Sa mère est une magicienne et une initiatrice. Tristan aussi sera un initiateur car si Yseult, initiée par sa mère, est seule à pouvoir le guérir, il est celui qui la délivre.

a) du monde du père (le Morholt),

b) du côté « mauvais » de sa féminité, qui l'empêchait de vivre (Serpent Cresté).

Il la libère, lui donne vie, et elle le guérit.

Après le philtre, Yseult, qui est moins que Tristan sous la coupe du père, est le plus souvent celle qui prend les initiatives. Les censures du Sur-Moi ne l'écrasent pas. Elle est, en fait, la Femme que craint le Male, contre laquelle la société virile cherche des défenses. Son dynamisme et sa volonté de puissance s'expriment nettement dans ses rêves. Son projet fondamental est d'être la Source de Vie : amante, mère mystique, reine, magicienne. C'est presque une Allégorie de la Vie, ce qui la rend, paradoxalement, à la fois prodigieusement présente et absente au monde. Plus que Tristan, elle est l'âme du couple.

3*) Le couple.

Le mythe platonicien de l'androgynie rejoint celui d'Adam et Eve (côte d'Adam). Avant le philtre, la quête de l'autre se fait dans le tâtonnement. Le philtre l'autorise (message des Puissances Sacrées). La rencontre se réalise dans le Morois : oubli de toutes contingences, harmonie, innocence. Le Morois n'est pas une explosion du Ça, c'est tout simplement l'épanouissement du Moi qui a dépassé les interdits, qui jouit de lui-même dans l'Érotisme.

Le Morois ne dure qu'un temps. Mais le couple ne se détruit pas en se séparant. Au contraire, ayant pris son élan dans le Morois, il s'épanouit ensuite d'une manière élargie dans la recherche des autres, du moins chez Béroùl. Chez Thomas, la dislocation est réelle et les forces de mort semblent victorieuses.

Le mythe est alors ramené aux proportions individuelles (Tristan le Nain).

Ce chapitre sur la lecture psychanalytique se lit avec intérêt, compte tenu du côté évidemment très partiel d'une telle approche. La question qu'on peut se poser est celle-ci : peut-on appliquer sans réserves la grille de l'analyse freudienne centrée sur le Monde du père, à une société de type celtique où le Pouvoir est le plus souvent détenu par la femme ?... L'outil mis au point par Freud est-il adapté à l'objet de cette étude ?

V. — LECTURE BACHELARDIENNE

La lecture psychanalytique étant de toutes manières insuffisante puisqu'elle ramène tout au roman familial des personnages et au couple, elle sera heureusement enrichie, complétée par un « essai de phénoménologie bachelardienne appliquée ». Ici, le dynamisme du monde extérieur va être déterminant. Cela nous

ramène d'ailleurs aux sources celtiques, « Les peuples celtiques ayant, dit **F. Barteau**, une propension peu commune à user de leur imagination comme d'une puissance première », à « savoir » et à savoir dire la vie des choses. « Les Celtes sentaient, dit-elle encore, au plus profond d'eux-mêmes l'irruption du fantastique dans le quotidien », comme le dit **Markale**. Il est donc très intéressant à cet égard de confronter « Tristan et Yseut » avec les théories de Bachelard.

1*) On voit se dessiner ainsi une **géographie sauvage**, en zones concentriques, des berceaux oniriques de Tristan (Le Loonois, Tintagel, La Cornouailles, l'île de Grande-Bretagne) où s'équilibrent les forces centrifuges (vers la mer, l'avenir) et centripètes (retour à l'intimité).

A toute cette île s'oppose l'Irlande, monde qui a les mêmes caractéristiques que celui de Tristan, île aussi, écartelée (forces centrifuges et centripètes).

Et puis se manifeste un troisième monde : la petite Bretagne, monde de l'exil, d'Yseut aux blanches mains, qui n'a pas l'agressivité des deux îles, et où chacun, égaré, séparé des autres, poursuit son rêve intérieur.

2*) Dans des dimensions plus réduites, il y a une étude à faire de la dynamique interne du **cadre quotidien**. Le pin, cet arbre « ivre de droiture » (Bachelard) se confond avec le roi Marc dans le reflet de la fontaine. La **fontaine** elle-même rappelle les fontaines celtiques, souvent dangereuses comme la fontaine de Barenton. Elle est un regard sur les amants, chargé d'une menace diffuse. De même, une connivence magique s'établit entre le nain et les **étoiles** (« Des étoiles le cors savait » **Beroul**). Les **nuits** sont lourdes de maléficences. Dans le Saut de la chapelle, Tristan est sauvé par le concours des éléments : chapelle sur un **rocher** entre **terre** et **ciel**, face à la **mer**. Le nain confie à la terre le secret du roi Marc : la terre boit ses paroles. La **Forêt** s'est ouverte devant les héros, elle les a dévorés, assimilés (Jonas). Elle se laisse sillonner en tous sens, « labyrinthe joyeux » (cf. Bachelard). Le **philtre** herbé, rappelle aussi le monde végétal, annonce la Forêt.

On trouve aussi des exemples chez **Thomas**, en particulier dans l'épisode de **l'eau hardie**. On voit ailleurs un chevalier surgir des flots, devant Tristan et Kaherdin. La **mer** partout présente prend une part active à l'action. Les figures de l'eau, instables, fuyantes, sont partout dominantes comme symboles de vertige et de mort, répétés.

Dans les **deux « Folies Tristan »**, c'est la Salle de Cristal qui s'impose surtout (lumière, soleil, thème celtique) comme un lieu prodigieusement clos, hyper-protégé, hyper-protégeant, suspendu en l'air, sans pesanteur terrestre, symbole de l'Amour Fou du couple.

Quant au château de Tintagel, comme d'autres châteaux de légendes celtiques, c'est un château féé, « Kar dous faiz l'an il se perdit ». Il surgit perpétuellement des entrailles de la terre, remonte continuellement des profondeurs inconnues. C'est un château-forteresse fait de rêve et de réalité, un château sur-réel. Deux fois l'an, il disparaît, au rythme des saisons. Dans la mer ? Dans la terre ? Dans la brume ? Descend-il aux enfers ? Il y a un accord mystique entre lui et son habitant, le roi Marc. Les foules convergent vers lui. Au qué du Mal Pas, on voit la fange étreindre les hommes qui creusent leur tombe en s'y débattant, alors que Tristan, Artu, Marc ne sont pas souillés.

Et la Blanche Lande, décor étrange et surréel, n'est-ce pas le monde de l'Au-delà celtique ? Tristan y ressemble à l'homme noir des épopées bretonnes, qui, « le regard obstinément fixé sur une contrée qui est encore plus loin... engagé sur une route qui n'a pas de fin », surgit de l'Inconnu pour sauver le monde, et disparaît.

3*) On constate de plus qu'il se fait des **échanges** du monde de l'animé à celui de l'inanimé. **Humiliation** et **dégradation** du roi Marc (oreilles de cheval) ; du nain qui peut changer de volume, mais n'est pas vraiment humain : des lépreux harnachés de béquilles, hanaps et crécelles, exclus. **Promotion** au contraire des armes et équipements de chevalier (arc-qui-ne-faut, épée symbolique) ; promotion pour le chien Husdent qui a des comportements humains, des valeurs. Promotion de certains humains comme Ogrin, Yseut, Tristan qui ont une dimension cosmique.

VI. — INTRODUCTION A UNE LECTURE TOTALISANTE

La dernière lecture proposée se réclame de Carl Gustav Jung, tout en faisant encore référence aux structures de Greimas. Elle s'organise à partir des notions d'actants-carrefour, de conjonctions, de symboles totalisants.

1*) **Les actants-carrefours** : Ce sont des êtres ou choses qui, sans nécessairement occuper le premier plan, peuvent avoir un rôle considérable, d'autant plus que leur statut est ambigu. Par un système de schémas, on peut coder les composantes de leur dynamisme dans le récit. Se distinguent ainsi :

- **Kaherdin** : l'échec du Pour-Soi.
- **L'ermite Ogrin** : personnage microcosme, lieu de contradictions.
- **Le roi Marc** : avec sa faculté de se projeter dans de multiples « doubles », il n'arrive jamais à une existence réelle. En termes de psychanalyse, on peut chercher à voir comment, chez lui, les pulsions de mort dominant dans un processus de désintégration du « Moi ».
- **Le philtre** : au sens alchimique, il a valeur de microcosme. Il est ici « beivre de vie ou de mort », magie blanche ou noire, une sorte de boîte de Pandore.
- **Tristan** : avec tout ce qui prolonge son rayonnement : outils (arc, épée), lieux (chapelle, gué,

Blanche Lande), drueries (Avel, Husdent), déguisements, personnages inessentiels qui la servent (Dinas de Lidan, Périnis, Gormal, Kaherdin). Il est intéressant d'analyser les relations de Tristan avec ces adjuvants.

— **Yseut la Blonde** : lactant-carrefour dont le statut paraît le plus ambigu. On peut souligner chez elle un caractère cosmique et androgyne.

— **Le couple** : avec l'activisme des objets, lieux, éléments naturels liés au concept de l'androgyne. Le philtre et le soleil seraient le père et la mère mystique du couple.

Le couple androgyne introduit les notions d'animus et d'anima sur lesquelles Jung bâtit une grande partie de sa théorie de l'inconscient. L'androgyne se retrouve dans l'individu. On peut déceler la présence d'animus chez Yseut, d'anima chez Tristan. Chaque être est androgyne.

2*) **Les « conjonctions »** : Il s'agit de produire le symbole de l'homme complet, par la conjonction des contraires comme chez les hermétistes et alchimistes du Moyen-Âge. Dans le monde animé, le symbole binaire le plus totalisant est le couple androgyne. En lui se réalisent les conjonctions individu/collectivité, humain/divin, ivresse/raison, féerie/réalité, inanimé/animé.

3*) **Les symboles les plus totalisants** réalisent des conjonctions plus complexes que les conjonctions binaires. On peut en noter trois dans Tristan et Yseut.

— **La Salle de Cristal** : quand Tristan en parle, il est « fou » et il n'est pas fou. Il est l'être déféxé, qui hésite à être, expression symbolique de la quête permanente de soi, toujours insatisfait. La Salle de Cristal participe des quatre éléments, elle réalise un rêve alchimique, elle est pierre philosophale, condensation de l'élan vital du monde.

— **L'Anel d'or** : rond comme le soleil, précieux, pur, il est un autre avatar de la pierre philosophale.

— **La Croix Rouge** : est un symbole encore plus totalisant, parce qu'elle représente le nombre quatre : les vieux philosophes hermétistes pensaient que Dieu s'était d'abord manifesté dans la création des quatre éléments. La Croix Rouge dressée sur la terre, dirigée vers le ciel, est par excellence un lieu de l'entre-deux-mondes, une croisée des chemins, métaphorique et réelle, des êtres. Avec ses quatre couleurs (le noir du Noir de la Montagne, le blanc du chevalier aux armes vaires, le rouge de la croix, le jaune des cheveux d'Yseut et du Soleil), la scène de la Blanche Lande apparaît comme l'alpha et l'omega de l'histoire du monde, tout en étant un raccourci de l'histoire du couple.

Aucune de ces lectures n'est définitive. Elles se remettent l'une l'autre en question et nous pouvons les refuser toutes. Laissons parler Françoise Barteau : « A nous d'inventer à chaque instant les rapports de l'homme à lui-même et de l'homme au monde, comme ont tenté de le faire Tristan et Yseut. C'est la seule « leçon » que l'on puisse tirer de la célèbre histoire, « leçon » étonnamment subversive si l'on se donne la peine de la prendre au sérieux car c'est ici d'une subversivité vraie qu'il s'agit : incessante remise en question d'elle-même et de tout ce à quoi elle donne lieu, autant que de ce qu'elle cherche à renverser. Ce qui, encore une fois, fonde le caractère « ouvert » de la légende et de ce livre ». Et pour aller au bout de cette subversivité il faut oser dire encore que, si l'on n'a lu ni Greimas, ni Freud, ni Bachelard, ni Jung, on peut quand même s'aventurer dans la Forêt du Morois pour la plus subversive des lectures sans doute, celle qui prend pour guide le « plaisir du texte », dont il n'a pas été question ici, mais qui s'affirme irréductible à toute analyse

Yvonne COZ
Ecole Normale de Nantes

TRAVAUX PRATIQUES POSSIBLES

- **Organisation de débats** au sujet de tout le récit, d'un épisode, d'un personnage.
- **Exercices de réécriture** de la légende.
- **Transpositions** dans un autre cadre (espace, temps, milieu).
- **Passage du récit à la forme théâtrale** (voir ce qu'a fait P.J. Hélias à partir de l'histoire d'Isout aux blanches mains (Emgleo Breizh), ou encore ce qu'ont fait **Jacques Roubaud** et **Florence Delay** à partir des « Chevaliers de la Table Ronde » dans « Graal Théâtre », publié chez Gallimard).
- **Montages audiovisuels** (travail de découpage, diction, dessin de diapos sur papier calque).
- **Bandes dessinées**.
- **Jeux dramatiques** : mises en scène, décors.
- **Initiation artistique et historique** à partir d'édicions illustrées : enluminures et manuscrits. Conditions de la fabrication du livre au Moyen-Âge.
- **Histoire de la langue** : rencontre avec l'ancien français à partir d'un extrait.
- **Réalisation de dossiers ou albums** sur thèmes d'étude (voir le travail proposé par Annie Borne).
- **Itinéraire de la légende et géographie**. Travail interdisciplinaire. Documents, cartes, textes.
- **Organisation d'un voyage réel** comme l'ont fait les élèves de Château-lin dans l'expérience relatée d'A. Borne.
- **Littérature comparée** : comparaison de deux versions modernes d'un épisode, recherche des sources.
- **Lectures**, suivant des orientations théoriques et critiques particulières, d'un extrait.

LE ROMAN DE TRISTAN ET ISEULT dans une troisième aménagée

En 1965, alors professeur débutant à Carhaix, j'ai proposé à une classe de troisième classique l'étude d'extraits de *Tristan et Iseult*, dans le « Lagarde et Michard » alors en usage, en prenant soin de faire remarquer les insuffisances du manuel au sujet de la littérature d'origine celtique, et les comparaisons incessantes avec les littératures gréco-latines, prises comme référence absolue... Les textes ayant vivement intéressé, j'ai entrepris avec la classe la « lecture suivie » de l'œuvre, avec le texte du « Renouveau » de Bédier, Edition Piazza. Les élèves étaient très sensibles à la poésie, l'atmosphère celtique du roman, intérêt encore renforcé pour eux par le fait que certains épisodes (*Iseult aux blanches mains...*) se déroulent à **Carhaix, en Bretagne Armoricaire**... Les élèves étaient curieux de savoir si on pouvait trouver réellement quelques souvenirs du roman dans la région de Carhaix... Nous n'avons rien trouvé...

Par la suite, enseignant à **Orvault (44)**, je n'ai eu qu'une fois une troisième, avant le stage **Skol Vreizh**. Le groupe manquait de dynamisme, les extraits proposés de *Tristan et Iseult* n'ont pas eu plus d'écho que bien d'autres textes...

En septembre 1976 se déroula le stage Ar Falz - Skol Vreizh, au Huelgoat. Le compte rendu que fit Annie Borne des travaux de sa troisième, l'année précédente, sur « TR. et I. », intéressa vivement. Un petit groupe se forma, qui devait travailler la question, pour en faire un numéro spécial de *Skol Vreizh*.

En 1976-77, j'avais à nouveau une troisième, à option aménagée, c'est-à-dire 26 élèves, garçons et filles, ayant des difficultés scolaires dans une ou plusieurs matières de base, mais en général la volonté de s'en sortir, et disposant pour cela d'une heure hebdomadaire de plus que les autres troisièmes pour les trois disciplines citées, ceci remplaçant une option deuxième langue vivante par exemple. J'avais donc plusieurs raisons d'essayer de reprendre avec cette classe l'étude de « TR. et I. » : mon grand intérêt pour l'œuvre, le plaisir éprouvé par les élèves et moi-même en 1965, l'échec dans l'autre troisième à Orvault, le travail entrepris par le groupe *Skol Vreizh*, et le désir de faire connaître à cette troisième aménagée une œuvre du Moyen-Âge qui sorte des textes habituels, et qui nous concerne plus, en tant que Bretons, que les chansons de geste ou le Roman de Renart.



Au C.E.S. d'Orvault, nous disposons pour le français du manuel « A livres ouverts » 3^e, Hachette, dans lequel les textes sont présentés par thèmes, sans histoire littéraire autre qu'une brève présentation des extraits et de très courtes notices sur les auteurs, par ordre alphabétique, à la fin du manuel... ce qui n'est pas plus mal !

Nous utilisons plus ou moins le manuel, selon les classes et, d'autre part, nous étudions des œuvres intégrales, en éditions de poche, œuvres qu'il est important de choisir en fonction de leur intérêt, mais aussi des goûts des élèves !

C'est pourquoi, en début d'année, je propose un certain nombre de titres à la classe ; les élèves peuvent également en citer. Je présente brièvement les œuvres citées. On procède ensuite au choix par un vote à main levée. La classe semble très attirée par le roman policier, la science fiction, les thèmes d'actualité, les romans sociaux ou psychologiques, à condition, pour ces derniers, que l'action reste un « moteur » d'intérêt important. Par contre, elle est vite rebutée (sauf quelques élèves) par ce qui est jugé plus ou moins « littéraire ».

Au premier trimestre, c'est le roman de R. Bradbury, « Fahrenheit 451 » qui est retenu. Raison très motivante pour ce choix : nous allions voir ensemble le film que Truffaut a tiré de l'œuvre.

« TR. et I. », dont le manuel présente un extrait, « la mort des Amants », est rejeté, du moins provisoirement : « C'est trop lointain ! Le Moyen-Âge, ça ne nous dit rien ! » Au deuxième trimestre, nous avons (des élèves ou moi-même) évoqué, en une ou deux séances pour chacun, plusieurs livres édités en collection de poche ou présents à la bibliothèque du C.E.S. Le reste du temps « lecture » fut surtout consacré à la préparation de la seconde pour certains, du B.E.P.C. pour tous, à travers un certain nombre de textes « classiques », ceci afin de nous sentir plus libres au troisième trimestre pour entreprendre à nouveau l'étude d'un texte intégral, et essayer d'éviter le « bachotage » de fin d'année dans la mesure du possible...

Au troisième trimestre, je reviens à la charge avec « TR. et I. », en prêtant d'abord le texte (livre de poche) à un élève, puis deux, trois, qui ont envie de savoir de quoi il s'agit. **Leur enthousiasme est contagieux**... C'est bien ce que j'espérais ! On se passe le texte, d'autres l'achètent, sont pareillement enthousiasmés. Pourtant, malgré ce qu'ils en disent en classe spontanément à mesure qu'ils avancent dans leur lecture, il n'y a qu'un petit groupe qui se laisse vraiment tenter par l'étude du livre, trop peu pour qu'on l'impose à toute la classe.

On en arrive donc à un compromis : puisque plusieurs œuvres sont à égalité lors du sondage, on va constituer un groupe autour de chaque roman. Je fournirai une fiche-guide de lecture à chaque groupe, et dans les groupes à chaque élève. Chaque groupe répartira parmi ses membres le travail d'étude des divers aspects de l'œuvre ; dans la semaine, les élèves liront et travailleront individuellement chez eux, parfois en étude, et le samedi, en classe, se fera

la mise en commun, dans chaque groupe. Pendant cette heure-là également, je passe dans les groupes voir l'avancement des travaux, mettre sur la voie tel ou tel, expliquer un point mal saisi de la fiche, fournir des documents, et j'essaie de suivre tout particulièrement le groupe « TR. et I. »...

Les travaux doivent se terminer par des exposés, chaque groupe devant essayer de donner envie aux autres de lire les livres qu'ils n'ont pas étudiés en classe. À tour de rôle, en mai-juin, le samedi matin, sont donc présentés successivement : « Le journal d'Anne Franck », « Chien perdu sans collier » de Cesbron, « Vipère au poing » de Bazin. Nous avons gardé « TR. et I. » pour la fin.

LA FICHE DE TRAVAIL POUR « TRISTAN ET ISEULT » :

I — Une petite bibliographie :

- Revues et livres mis à la disposition du groupe :
- **Les Celtes**, Courrier de l'Unesco de décembre 1975, surtout pour les illustrations et l'article de J. Markale, « Le triple visage de la femme celte », reprenant quelques grandes idées de son livre « La femme celte ».
- « La femme dans la société celtique », article d'un ancien numéro de *Breizh*.
- Notes prises lors d'une émission radiophonique sur le même thème.
- « Les Celtes », revue « Pourquoi », n° 108 (Ligue Française de l'Enseignement).
- Introduction du « classique » Larousse aux « Poèmes de TR. et I. ».
- Etudes et notes de l'édition de poche, texte de René Louis.
- Gravures du Livre de Kells (« L'Art Irlandais », Edition Zodiaque), et diapositives, collection personnelle.
- Gravures « L'art celtique », revue *Skol Vreizh*.
- **Histoire de la Bretagne et des Pays Celtiques**, tome I, Edition Skol Vreizh.
- « Tristan » de Wagner, Th. Mann, X. Langlais, P.J. Hélias, juste signalés...

II — Des pistes de recherches :

- Se procurer des documents sur les pays celtiques : brochures, dépliants, cartes, livres...
- Les Celtes, leur civilisation ;
- L'émigration en Bretagne Armoricaire ;
- (Pour ces deux derniers points, le manuel *Skol Vreizh* a été précieux.)
- Thèmes à étudier dans le roman : La magie, la musique, la mer, les coutumes, ce qui est proprement celtique, les principaux personnages. (Cette partie du travail ressemble beaucoup à ce qu'ont fait les élèves d'Annie Borne.)

III — Quelques suggestions, dont certaines venant du groupe de travail Skol Vreizh, lors d'une de nos rencontres :

- Montage, avec musique, photos, dessins...

- Transposer un épisode en bande dessinée.
- Réécrire à notre manière
- un moment de l'histoire,
- une autre fin,
- notre interprétation d'un personnage, etc...
- Transposer la légende à notre époque.
- Utiliser la piste donnée par **Xavier de Langlais** dans le titre de son livre : « **Seigneurs, Tristan avait un fils...** ».

Venons-en maintenant aux

REALISATIONS :

Le bilan peut paraître bien maigre.

En effet, le petit groupe s'est surtout attaché à l'étude des grands thèmes du roman, travail déjà très bien fait par les élèves d'Annie Borne.

Les suggestions de textes à écrire ne se sont pas concrétisées, non par manque d'intérêt, loin de là, mais plutôt pour une question de temps : le travail avançait lentement ; j'ai dû aider souvent, la matière celtique n'était pas familière à ces élèves... et le B.E.P.C. approchait. C'est pour la même raison que le dessin et le magnétophone ne sont pas intervenus.

A part cela, ils ont lu une bonne partie des documents proposés, recherché des documents photographiques et autres sur les pays celtiques concernés, utilisé le tome I de **L'Histoire Skol Vreizh**.



D'autre part, j'ai prêté l'édition Garnier de « TR. et I. » contenant les textes de **Béroul** et **Thomas** en langue originale et « traduction » en français moderne, ce qui leur a donné une petite idée de la langue du Moyen-Age.

Un garçon m'a également emprunté « Iseult Seconde » de P.J. Hélias, un des autres « Tristan », auquel il est fait allusion dans la bibliographie. Il semble avoir assez bien saisi ce qui fait l'originalité du personnage d'Iseult la seconde, tel que l'a vu P.J. Hélias. Il a souligné aussi l'importante place dans ce texte de la harpe et de l'échiquier.

Un autre garçon, qui demandait après la troisième une seconde à dominante musique, s'est intéressé particulièrement aux instruments, et est allé interroger le collègue concerné, au sujet de la harpe, de la rote... Il a cherché aussi dans les encyclopédies au C.D.I. de l'établissement.

Récapitulons : étude du livre, quelques recherches, lectures, peu de prolongements... Pourtant, je peux dire que l'entreprise n'a pas été sans intérêt : les élèves ont aimé ce travail, ont été passionnés par cette œuvre. Ils ont été très sensibles à la poésie du texte, au rôle de la nature, de la mer... Ils ont découvert quelques aspects de la matière celtique, et, ne serait-ce qu'à ce titre, tout cela en valait la peine : ces élèves m'ont paru en effet beaucoup moins familiarisés avec ce domaine que peuvent l'être des jeunes du Finistère par exemple, malgré le renouveau actuel de la musique bretonne, galloise, irlandaise, qui les touche indiscutablement.

D'autre part, si les réalisations n'ont pas été à la hauteur de ce que nous souhaitions, les élèves et moi, il faut tout de même tenir compte du petit effectif du groupe : si toute la classe s'y était mise, la moisson aurait sans aucun doute été plus riche !

Et les autres, justement ?

En juin, par conséquent peu avant le B.E.P.C., c'est le tour du groupe « TR. et I. » de présenter ses travaux à la classe.

C'est alors que je propose qu'on écoute tout d'abord l'enregistrement d'une émission radiophonique diffusée pendant les vacances de Noël précédentes : « La Folie Tristan », dont le texte semble être un mixage des « Folies » d'Oxford et de Berne, dialogué, avec liaisons musicales.

J'avais pensé un moment essayer de donner envie de lire le roman, avant le choix des livres, en faisant écouter cet enregistrement, mais j'y ai renoncé, estimant qu'il risquait alors de déflorer l'intérêt pour l'histoire, en donnant l'illusion de la connaître par une sorte de « digest » et, d'autre part, de fausser l'impression d'ensemble sur le roman, malgré la beauté de certains passages, « la chambre de cristal » par exemple.

L'écoute de l'enregistrement est attentive — mais les brefs commentaires écrits qui me sont remis ensuite me laissent penser qu'en effet, faire écouter cette émission en prologue n'aurait pas été, pour cette classe du moins, le moyen de les amener à lire le roman, puis à l'étudier.

Effectivement, peu de remarques positives. Les mêmes expressions reviennent.

Je cite :

« Histoire sentimentale, pas d'action... les histoires sentimentales ne m'intéressent pas. » (Je n'en suis pas si sûre, mais la pudeur adolescente...)

« C'est trop sentimental et romantique », « romantique et irréel », (Yannick).

« Ce genre d'histoires ne m'attire pas, ni l'époque à laquelle elle se déroule, ni la mentalité des personnages, ni leur façon de parler. » (Sophie).

« Histoire surannée », dit un autre. Et encore : « difficulté de compréhension parce que ce sont des vers... » — le texte est effectivement versifié, quoique traduit.

Je relève aussi : « L'histoire est triste, monotone, sans action. » (J'avais pourtant précisé avant l'écoute ce qu'est la « Folie » par rapport au roman, pour qu'il n'y ait pas de contresens sur la nature du texte entendu.)

« Pas beaucoup d'action... L'histoire traîne un peu. Il y a des discussions assez longues entre les personnages », dit aussi Sylvie.

Résumons les reproches que font les élèves au texte des « Folies », et au roman à travers celui-ci :

— C'est trop sentimental.

— Mentalité d'une autre époque, on ne se sent pas concerné.

— Lenteur, climat dramatique, peu d'action.

— Le vocabulaire et l'utilisation d'un texte versifié déconcertent.

Je fais à ce moment une nouvelle mise au point, aidée des élèves qui ont lu le roman, pour différencier celui-ci des « Folies », puis tous suivent avec beaucoup d'intérêt l'exposé des élèves, qui essaient de faire partager leur enthousiasme. J'ai l'impression que tout de même quelques-uns des auditeurs sont tentés, et entreprendront la lecture du roman... après le B.E.P.C... Quelques remarques plus positives au sujet de « La Folie Tristan » et les réactions à l'exposé en sont bon signe.

« Mais, Madame, s'il n'y avait pas eu le philtre, Tristan et Iseult se seraient-ils aimés ? », dit un jour un élève, à la première étape, celle de la lecture individuelle, question reprise par les autres...

Sans doute, les autres lecteurs se seront-ils posé cette question à leur tour, sans doute auront-ils été surpris eux aussi par le personnage d'Iseult, la place de la femme dans la société celtique, et perplexes devant le rôle que joue le roi Mark, et je l'espère, pris par le charme du philtre...

..

Il reste tout de même un problème. J'ai dit déjà les difficultés particulières rencontrées dans cette classe de troisième aménagée, fort sympathique d'ailleurs dans son ensemble. Comment procéder, devant une classe qui éprouve ces réticences, pour donner envie de lire le roman de Tristan et Iseult, l'étudier, faire sentir son charme, l'intérêt puissant pour nous de cet héritage celtique, irremplaçable, face à la civilisation gréco-latine à laquelle les programmes scolaires font une si large part, tandis que notre héritage y est tellement sacrifié, alors qu'il est si

riche de valeurs que notre époque a bien besoin de retrouver ? Le problème n'est d'ailleurs que de donner envie de lire. Pour le reste...

— **L'enregistrement de la « Folie Tristan » ?** Je ne l'ai pas gardé. Il ne semble pas un moyen efficace d'introduction à l'œuvre : il déflore l'histoire, donne l'impression fautive (parce que récit) qu'elle comporte peu d'action. Or, dans certaines classes de troisième, on est encore très sensible à cet aspect d'une œuvre romanesque.

— J'ai appris l'existence d'une **B.D. Tristan et Iseult** dans la revue « **Pilote** ». Je n'ai pu en prendre connaissance. Je suppose qu'elle met l'accent sur l'action. Il aurait fallu de toute façon disposer de plusieurs exemplaires. Peut-être aurait-on risqué, d'ailleurs ensuite, avec des élèves peu littéraires dans l'ensemble, le rejet de la lecture du livre lui-même, la trame étant connue ?

Avoir quelques épisodes de la B.D., plutôt que la totalité, aurait été plus intéressant, en cours de travail, pour inciter à mettre en images tel ou tel chapitre du roman...

Il faudrait, je crois, un moyen plus collectif et plus global à la fois pour inciter à la connaissance de l'œuvre. Je pense à l'importance actuelle de l'audio-visuel, au rôle que peuvent jouer les disques (Odyssée, théâtre classique), les films (Fahrenheit, de Truffaut, Tour du monde en quatre-vingt jours, etc...), pour introduire à l'étude d'œuvres littéraires, mais mieux encore les montages du genre de ceux que publie l'I.C.E.M. techniques Freinet (B.T. Son)...

Nous avons justement envisagé un montage audio-visuel, parallèlement à ce numéro spécial de Skol Vreizh. Il permettrait :

- une vision et une audition collective ;
- une prise de contact avec l'époque, les lieux, la civilisation ;
- des extraits « dramatisés » (plusieurs voix, musique, illustration visuelle) qui ne présenteraient pas les mêmes inconvénients que la « Folie » ou la B.D. intégrale.

C'est pourquoi j'attends ce montage, et une nouvelle classe de troisième, pour récidiver avec « **Tristan et Iseult** », en espérant cette fois aller beaucoup plus loin et pouvoir envisager les prolongements auxquels nous avons pensé, ainsi qu'il d'autres je l'espère, si le philtre cette fois agit, comme il l'avait fait à **Carhaix**, lieu bien sûr privilégié !

..

Dois-je ajouter pour finir tout le plaisir que j'ai pris moi-même à cette entreprise, le travail avec l'équipe de **Skol Vreizh**, avec les élèves, quelques recherches à **Carhaix**, mais aussi aux bibliothèques municipales de Kemper et de Nantes, les lectures personnelles que cela a entraîné, entre autres « **La femme celtique** » de **Jean Markale**, la relecture de « **L'amour et l'Occident** » de **Denis de Rougemont**... et tant d'autres en projet, dans le domaine celtique, dont le « **Philtre** » est bien vivant !

JEANNE MOURGE.

COURS DE BRETON

Le texte que nous proposons aujourd'hui pour le cours de breton est un extrait de **An Issild a-heul, Yseult seconde**, de P.J. Hélias, qui nous a fort aimablement autorisés à le reproduire pour les lecteurs de **Skol Vreizh**. Ce dont la revue le remercie vivement.

Cette « tragédie en trois actes et un épilogue » (reus-choari ennañ tri arvest hag un dibenn) fut achevée par l'auteur le 20 avril 1964. Hélias, à son habitude, a mené de front le texte français et le texte breton, et l'édition du texte (**Emgleo Breiz**, 1969) est naturellement bilingue. Le texte français fut radiodiffusé sur **France-Culture** le 3 juillet 1965. A notre connaissance, le texte breton n'a jamais été diffusé en entier sur les ondes bretonnes : il est vrai qu'il faudrait disposer d'un temps d'antenne de près de quatre heures, et qu'aucune émission bretonne ne dépasse les 60 minutes à la radio.

« La pièce retrace les luttes et les souffrances d'Yseult aux Blanches Mains, femme légitime de Tristan de Loonois, non point seulement pour détacher son mari d'Yseult la Blonde, mais surtout pour aider le héros à se libérer de mystérieux tourments qui ne lui permettent ni de mourir ni de vivre... »

En écrivant **Yseult seconde**, P.J. Hélias a voulu rendre justice à une héroïne dont il considère qu'elle a été vraisemblablement méconnue dans la suite des temps (...), au profit d'Yseult la Blonde, la vedette. »

L'extrait que nous avons retenu est un dialogue. **Yseult** — qui est, rappelons-le, la fille de Hoël, roi de la Cornouaille armoricaine, et la femme de Tristan « chevalier venu d'outre-mer » —, vient de faire entrer **Charmés**, un marchand grec qui vend des bijoux, et qui arrive de Tintagel, en Bretagne insulaire, où réside la cour du roi Marc : « Je viens tout droit de Tintagel (...) Et voyez comme le hasard fait les choses ! Il n'était bruit, là-bas, que de la disparition du neveu du roi, le chevalier Tristan de Loonois, l'un des héros les plus accomplis de ce temps. On le croyait parti en hâte vers l'Espagne, où il y a présentement de la gloire à gagner. Or, ce soir, j'arrive dans votre manoir et qui vois-je entrer derrière moi, revenant de la chasse ! Le chevalier Tristan lui-même, avec son écuyer Gorvenal... »

La langue d'**An Issild a-heul** est peu tributaire du parler savoureux des campagnes. L'auteur « a usé d'un style uni, parfois rude, et qui peut sembler insolite par moments. A tort ou à raison, il l'a fait pour prendre ses distances à l'égard d'une « histoire » celtiquement intemporelle ». C'est donc à dessein que nous avons choisi un extrait comportant nombre de notations concrètes. Non pas que le breton soit rebelle à l'abstraction : la pièce d'Hélias prouve le contraire. Le « breton vivant » ne saurait être cantonné dans la ferme, même s'il est plus que souhaitable qu'on ne sacrifie pas la pureté syntaxique des parlers populaires lorsqu'on s'engage dans les rudes sentiers de l'abstraction. Mais le niveau de breton des candidats au bacc, faute d'un enseignement systématique et généralisé de la langue, est le plus souvent assez élémentaire. Il ne convient pas d'effaroucher les élèves — et les maîtres ! — en leur soumettant, à ce niveau, des textes hermétiques. Le texte que nous proposons nous paraît se situer ce niveau, des textes hermétiques. Le texte que nous proposons nous paraît se situer légèrement au-dessus de la moyenne, mais tant mieux si élèves — et maîtres — apprennent quelques termes supplémentaires : « Sur un parler ancien, faisons des mots nouveaux... »

F. MORVANNOU,
Université de Bretagne Occidentale.

ISSILD

Lavaroud a raer din e teit a-bell, marc'hadour, hag ho peus ganeoc'h ar c'haerann brawigoù bet oberiet gant mab-den.

● Les termes ou caractères maîtres donnent lieu à leurs équivalents vannetais, le texte étant KLT. Les numéros des notes correspondant aux lignes du texte.

ISEULT

On me dit que vous venez de loin, marchand, et que vous avez les plus beaux bijoux qui aient été façonnés de main d'homme.

Réplique d'Issild : Lâred - e tait - hoc'h eus geno'h - ged.

KARMES (dibilh, gant ur poues-mouezh)

Itron, Karmes eo ma hanw, Gressiad on, ha kenwerzh a ran war vor. Bremañ emañ o paoues dont eus Iwerzhon ha Kernew-Veur. Abaoe deo'h diwezañ eo deuet ma lestr d'an aod e Breizh-Vihan. Marc'hekaet 'm eus davedoc'h en un tennad, diwar vrud ar roue, ho tad, evid deoc'h bezañ ar c'hentañ da zibab ar gwellañ eus ar pezh a zegassan. Warc'hoazh eh arrou ma zud gant an danveziou, an traoù ler, an orfeberzh hag an armoù. Ewidon-me, ne c'hellan diskouez deoc'h c'hoazh nemed ar c'houfrig-mañ. Dastumet 'm eus ennañ, avad, ar prisussan kenkladurioù ewid ar gouzoug hag an diwrec'h gwellañ kisellet eus ar vein-sked, an dibaotou pri-gwer hag ur bisou mod-kozh bennag pe spilhennot-alc'hwez eus Busantion. Plijoud a rafe deoc'h teuler ur sell warno ?

ISSILD

Siwazh ! N'omp ket ken pinwidig hag aotrouien an tu all.

KARMES

Arabad deoc'h fasiañ, priñses. Kalz nebutoc'h pinwidig int eged ma lavarere. Med forzh a raont eus kaerder an traoù, kement ha ma tougont enor bras da gened an itronese. Se a ro hor berzh-mad deomp-ni, marc'hadourion, se a ro kalon domp da vont dreist Postou

Réplique de Karmes : ged - ar vor - eh on é paoues (é-ti-han) doned ag - A-c'houde - cma daet - diar - boued - ag - arc'hoazh - ged - diskouerñ - namaed - ar goug - ag - a Vusantion - plijed a rafe geno'h teuler (teuler) ur sell arnech.

● Dans les mots comportant un **zh** (à l'intérieur des mots ou à la finale, jamais à l'initiale), le KLT prononce **z**, le vannetais **h**. Par ailleurs, un **-z** seul qui suit immédiatement une voyelle se prononce qu'en Léon.

(1) **Lavaroud**, forme pleine, léonaise avec la finale **-oud**, réputée « soutenue » ; en Léon même, on entend plus fréquemment **lavared**, contracté en **lâred** partout ailleurs.

(2) **Brawig** (nom formé sur **braw** « beau ») : bijou, mais aussi jouet, joujou.

(3) **Mab-den** : l'homme, dans le sens général, m. à m. « le fils de l'homme ». Cf. le titre d'un poème moyen-breton : **Buhez mab-den**.

(6) **Deo'h diwezañ** : « le dernier hier », tout juste hier, hier seulement.

(7) **Lestr**, pl. **lestri**, **llestri** : récipient, d'où : vase vaisselle, navire. Au pluriel, vaisselle, c'est-à-dire l'ensemble des « vaisseaux » (désignation ancienne et sortie d'usage des récipients, en français).

(8) **Daved** : vers, pour aller trouver quelqu'un ; **dawid** vers, pour aller chercher quelque chose. **Daved** a tendance à être remplacé par **da gavoud** : **Kae da gavoud mamm-gozh**, va trouver grand-mère. Mais : **Kae dawid ar journal** ; va chercher le journal.

(9) **Ewid** s'entend [éid] en vannetais. **Dibab** et **choas** ne sont pas tout à fait synonymes, **dibab** impliquant plutôt l'idée de « tri ». Il serait intéressant de spécialiser les mots : **dibab**, trier ; **choas**, choisir. **Dibab** est nom et infinitif ; en vannetais on a à l'infinitif **dibabin**.

(16) **Diwrec'h**, duel de **brech**, ar **vrech** le bras (féminin). Localement, on entend [diwreHH]. **Mein-sked**, ar

CHARMES (volabile, avec un accent)

Dame, je m'appelle Charmés. Je suis Grec et je commerce par mer. Présentement, je viens d'Irlande et de Cornouaille. C'est seulement hier que ma nef a touché terre en Bretagne Mineure. J'ai chevauché vers vous d'une traite sur la réputation du roi, votre père, afin que vous soyez la première à choisir le meilleur de ce que j'apporte. Demain, arriveront mes gens avec les étoffes, les cuirs, l'orfèvrerie et les armes. Pour moi, je ne peux vous montrer encore que ce coffret. Mais j'y ai rassemblé les plus précieux ornements de cou et de bras, les pierres les mieux taillées, les émaux les plus rares et quelques anciennes bagues ou fibules de Byzance. Vous plaît-il d'y jeter un coup d'oeil ?

ISEULT

Hélas ! Nous ne sommes pas aussi riches que les sei- gneurs de là-bas.

CHARMES

Détrompez-vous, princesse. Ils sont beaucoup moins riches qu'on le dit. Mais ils font grand cas de la beauté des objets comme ils honorent grandement la beauté des dames. C'est ce qui fait notre fortune à nous autres, marchands, ce qui nous encourage à franchir les Colon

vein-sked : on se souvient que **mein**, pluriel de **maen**, mute généralement après l'article. **Maen-sked** (au singulier) : composé de **maen** « pierre » et de **sked** « éclat », d'où : pierre précieuse.

(15) **An dibaotañ**, superlatif de **dibaot** : rare (dl + **paot** : **paot** a **did**, beaucoup de monde). **Bisou** : anneau que l'on passe au doigt (**bis**) ; le nom français **bijou** vient du breton **bisou**.

(16) **Spilhennot-alc'hwez** (épingle-clé) a ici le sens de « broche, fibule ». Dans les dialectes, ur **spilhennot-alc'hwez** désigne une épingle à nourrice.

Réplique d'Issild : 'vel aotrounez, 'vel aotrouen an tu 'rall.

Réplique de Karmes : **Arabad** « il ne faut pas, inutile de, défense de s'abstenir de » n'est pas inconnu des dialectes vannetais (sous la graphie **erbad**). La langue parlée dit plutôt **Ne faot ket** - **fariñ** - **evid** ma larer - **da gaered** - **kement** 'vel - **dimp-ni** - **dimp** da voned - **ged**.

Dimp, équivalent de **deomp** n'est pas cantonné au Vannetais.

(19) **Pinwidig** : le **w** s'entend [ou] en Tregor, v dans le reste du KLT en général (**war**, **pewar**, **awel**...). Dans **pinwidig**, le **-d** tombe localement.

(20) Ces **aotrouen an tu** all sont les seigneurs de la Bretagne insulaire d'où Charmés arrive.

(23) **Kened**, ar **gened**, f., la beauté (des personnes, s'opposant ici à **kaerder**, la beauté des objets) **Se** = **an dra-se**.

(25) **Marc'hadourion** : la finale **-ion** (dite vannetaise) s'est affaiblie en **-ien** en KLT. Dans ce groupe dialectal, l'accent étant sur **-ou-**, le timbre de la voyelle finale n'est pas très distinct (prononcez **permission**, **komis-ion**, **reunion** en KLT : le **i** est sous l'accent, le timbre du **o** final est assez étouffé). En vannetais au contraire, dialecte ou l'accent tonique est très faible ou inexistant, le **-ion** s'entend clairement.

Heraclès ha da sevel penn-da-benn gant hent morel ar staen, da dizhould rouantelezhioù ar Vretoned. Gopret omp dalc'hmadañ ewid hor poanioù hag hor riskloù, gant ma'z eus ganeomp, en hor c'houfrou estreded brawel-gerezh voutin. Rag gouzoud a raont anavoud an traoù kaer ha ne breñont morse nemed ar peb gwellañ.

nes d'Hercule et à remonter la route marine de l'étain pour aborder aux royaumes bretons. Nous sommes toujours récompensés de nos dangers et de nos peines à condition que nous ayons, dans nos coffres, autre chose que de la bimbeloterie commune. Car ils savent reconnaître ce qui est beau et ils n'achètent que le meilleur.

(26) Postoù Heraclès : le détroit de Gibraltar portait dans l'Antiquité le nom de « Colonnes d'Hercule ». Charraclès est un Grec, et l'Hercule des Romains s'appelait Hétraclès chez les Grecs. Hent morel ar staen : la route marine de l'étain. Le Grec Charmes parle du breton de cour... Le Grec Pythéas, de Marseille (IV^e siècle avant notre ère) semble bien être le premier navigateur de l'Antiquité à avoir ouvert « la route marine de l'étain », pour le compte des cités grecques riveraines de la Méditerranée : il franchit les fameuses Colonnes d'Hercule, remonta jusqu'en (Grande-) Bretagne, dont le sol de l'actuel Cornwall renfermait de l'étain précisément, et poussa jusqu'à Thulé (l'Islande ?) et sans doute jusqu'à la Baltique... (Le Grec Charmes a de qui tenir). L'étain, allié au cuivre, servait aux Anciens à fabriquer du bronze.

Dalbez - ged - genimp - estroc'h eged - gouied - james - namaed.
Autres équivalences :
Gouzoud = gouvezoud, goaroud, goût — anavoud = anavezoud.

(28) Gopret : le verbe goprañ, goprad comporte l'idée de « payer à gages ». On aurait peut-être plutôt attendu digollet ici : dédommages, payés de nos peines » (ewid hor poanioù, précisément).
D'autre part, l'adverbe dalc'hmadañ paraît bien rendre nécessaire ici la forme d'habitude du verbe bezañ au présent, puisqu'il y a répétition, habitude. On attendrait : Gopret (= digollet) e vezomp dalc'hmadañ, gant ma vez ganeomp.

Les utilisateurs des Cours de breton sont invités à présenter leurs observations — et leurs souhaits — à la revue Skol-Vreizh.

Apprendre le breton ?

SKOL DRE LIZHER "AR FALZ"

cours gratuit de breton par correspondance

Ecrire à : SKOL DRE LIZHER « AR FALZ »

A. DESHAYES, 15, boulevard de Bretagne, 29000 QUIMPER

EN LIBRAIRIE

« C'HWEC'H KONTADENN e brezhoneg aes ha bew »

Six contes dans un breton facile et vivant, avec un lexique

Cette production de notre commission « Rannyezhoù » est éditée par SKOL VREIZH en dehors de l'abonnement. Demandez dès à présent ce livre accessible aux débutants avancés en joignant 28 F à votre commande :

SKOL VREIZH, 1, place du Marc'hallac'h, 29210 MORLAIX
C.C.P. 2248-25 X Rennes

TINTAGEL

La graine de pavot et l'ortie
se larcenent dans l'angle bleu
de la sirène
toi et moi sommes allongés nus et de pierre
dans l'immuable prairie où l'oiseau
nocturne
celui qui vient frapper la fenêtre
de la maison des morts
avec son bec couleur de crainte
niche seul dans un grand trou de la terre
d'où sortent des paroles balbutiées
sur un trépied le chaudron d'herbes
pâles
bouillonne et sanglote
livré au vent
la mer emplît les arbres de sa
chevelure de goudron
et nous restons là sans rien nous dire il fait froid.

Yves ELLEQUET

Source : Anthologie présentée par A.V. Aelberts et J.J. Auquier : « Poètes singuliers, du surréalisme et autres lieux » [10-18].

DE LA POÉSIE

A L'HISTOIRE...



Les ruines du château-fort de Tintagel.
(Photographie de P. Hervé.)

TRISTAN ET ISEULT, LÉGENDE CELTIQUE, REFLET DE L'HISTOIRE DES PAYS CELTIQUES

Le thème de Tristan et Iseult est un des plus communs et un des plus féconds de la littérature et de la vie artistique européennes, depuis le « Tristan » écrit par Béroul entre 1150 et 1195, jusqu'au film « L'Éternel Retour » réalisé en 1943 par Jean Cocteau. Une tradition ancienne situe en Cornouailles les principaux événements du récit, mais bien des épisodes se situent hors de Cornouailles, en Irlande, aux confins de l'Écosse, en (Grande-) Bretagne, en Bretagne armoricaine. C'est que la légende n'est pas uniquement cornouaillaise. Elle est formée de l'entrelacement des thèmes artistiques venus de différents pays celtiques, témoins d'une littérature, d'une société, d'une histoire très anciennes.

*

Les origines de la légende se situent, sans aucun doute, en Irlande. Les œuvres les plus anciennes de la littérature irlandaise qui nous aient été transmises, sont des poèmes épiques, les « *aitheda* », parfois qualifiés de sagas. Ils développent des thèmes repris en partie par la légende de « *Tristan et Iseult* ». Cette parenté est bien établie depuis les études menées au début du siècle par Gertrude Schæpperlé Loomis (« *Tristan and Isolt : A study of the sources of the romance* » — 1913).

Ces *aitheda* ont été transcrits à partir du VI^e siècle dans des manuscrits de grand format, comme le Livre d'Ulster écrit avant 1106, le Livre de Leinster postérieur, ou le Livre jaune de Lecan rédigé au XIV^e siècle. Mais, en fait, ces manuscrits sont les témoins d'une « littérature » auparavant orale, dont les origines sont beaucoup plus anciennes : ainsi le Cycle d'Ulster remonterait à environ 150 après J.-C., et le Cycle de Leinster au III^e siècle après J.-C., c'est-à-dire à une époque où l'Irlande encore païenne était restée à l'écart des influences gréco-romaines. Les manuscrits ont été recopiés jusqu'au XIX^e siècle, et notamment au Moyen-Âge grâce à « la bienveillance des Eglises celtiques, qui a permis la survivance de l'ancienne littérature irlandaise » (1).

L'aithed de Diarmaid et Grainne (« *La poursuite de Diarmaid et Grainne* ») est une histoire connue au X^e siècle, selon une tradition remontant aux VIII^e-XI^e siècles : Grainne, fille de Cormac, roi d'Irlande, a épousé malgré elle le vieux chef guerrier Finn. Elle s'éprend de Diarmaid, neveu préféré de Finn. Grainne contraint Diarmaid à l'enlever la nuit de ses noces, mais celui-ci ne s'unit pas charnellement à Grainne, dont il dort séparé

(1) Jean Marx — Les littératures celtiques.

Note. — Les numéros de page, cités entre parenthèses dans cette étude, correspondent à l'édition de René Louis, publiée par le Livre de Poche, N° 1306.

par une pierre. Ce n'est qu'après le jet de l'eau hardie que Diarmaid cède à Grainne. Finn, qui a retrouvé les amants après les avoir pourchassés pendant sept ans, leur pardonne, mais refuse de soigner Diarmaid blessé qui meurt. Grainne reste auprès du vieux roi.

Une des autres sources primitives de la légende de Tristan et Iseult est l'« *Histoire de Cano, fils de Gartnan* », contenue dans le Livre jaune de Lecan. Cred est la jeune femme du vieux roi Marcan, Cano, fils d'un roi d'Écosse vient en Irlande en exil. Il est reçu avec honneur par le roi Diarmaid, dont la fille est amoureuse de lui avant de l'avoir vu. En visite chez Guaire, roi de Connaught, il rencontre Marcan, Cred déjà amoureuse de Cano et Colcu, fils de Marcan. Cred donne à boire et donne un somnifère à tous, sauf à Cano et à elle-même ; mais Cano refuse de devenir son amant et lui donne une pierre contenant son âme extérieure. Cano, devenu roi d'Écosse, rencontre chaque année Cred en Irlande, mais Colcu repousse Cano. Cred se brise la tête contre un rocher, la pierre se casse en tombant et Cano meurt quelques jours plus tard, une fois revenu en Écosse.

Un troisième poème peut également être cité. Il s'agit de la légende de Derrdriu, contenue dans l'« *Exil des fils d'Uisliu* », dont la version du Livre de Leinster remonte au VIII^e siècle : lors de la naissance de Derrdriu, le druide Cathbad a prédit qu'elle deviendrait très belle et qu'elle causerait beaucoup de troubles. Elle est épargnée par le roi Conchobar, élevée à l'écart et destinée à épouser le roi. Mais elle tombe amoureuse de Noisi, fils d'Usnech, qui la repousse d'abord en raison de la prédiction de Cathbad. Après un défi de Derrdriu, Noisi cède et les deux amants s'enfuient en Écosse, reviennent ensuite chez Conchobar qui fait tuer Noisi et les siens. Les garants de Noisi et Derrdriu, parmi lesquels Cormac, fils de Conchobar s'enfuient et se réfugient chez Ailinn et Medb. Derrdriu, pleine de haine envers Conchobar, est livrée à Eogan, fils de Durthacht et se tue.

Dans ces trois légendes, contrairement à celle de Tristan et Iseult, il n'est pas parlé de philtre d'amour, bien que cet élément ne soit pas absent d'autres légendes irlandaises. Mais, par contre les similitudes sont nombreuses : un roi assez âgé (Finn, Marcan Conchobar, Marc) épouse une jeune fille (Grainne, Cred, Derrdriu, Iseult) ; celle-ci s'éprend d'un jeune homme (Diarmaid, Cano, Noisi, Tristan) qui refuse au départ de céder, car, de même qu'Iseult fait ou laisse boire le vin herbé par Tristan (page 55), de même dans les légendes irlandaises c'est « *la femme qui conquiert et enchaîne l'homme* » (2) ; dans ces différentes légendes, les amants, qui risquent la mort pour adultère, amenés à s'enfuir, sont poursuivis ou doivent vivre cachés, et leur fuite se termine souvent tragiquement.

« *La poursuite de Diarmaid et Grainne* » se situe entièrement en Irlande, mais dans l'« *Histoire de Cano, fils de Gartnan* » et dans la Légende de Derrdriu apparaît un pays extérieur (ici l'Écosse), partie de l'île de Bretagne, d'où vient l'amant (Cano) ou bien où se réfugient les amants. Par contre, Cred et Derrdriu, tout comme Iseult habitent en Irlande. Cano ne présente aucune parenté avec Marcan, pas plus que Noisi avec Conchobar.

Par contre, Diarmaid est le neveu préféré de Finn, de même que Tristan est le neveu du roi Marc, qui, comme Finn, pardonne à son épouse et à son neveu. Ne peut-on pas non plus établir un rapprochement entre les noms des rois Marcan en Irlande et Marc en Cornouailles et ceux de Cormac, père de Grainne et Gormond, père d'Iseult.

On peut rapprocher des légendes évoquées ci-dessus celle de la « *Mort tragique de Mael Flothartaig, fils de Ronan* » dont le texte pourrait être du X^e siècle : Ronan, roi de Leinster au VII^e siècle (mort en 624) a pour fils Mael Flothartaig, le plus célèbre garçon du royaume, favori des jeunes filles et jeunes dames ; son père, resté veuf, se remarie avec une jeune fille, qui tombe amoureuse du fils, lequel est tué par erreur par Ronan après avoir été fausement accusé.

D'autre part, certains thèmes se retrouvent dans les différentes légendes : par exemple, la *geis de l'eau hardie* (geis : contrainte magique, l'amour lui-même est une geis qui lie un amour subit auquel on ne peut résister) que l'on trouve dans la « *Poursuite de Diarmaid et Grainne* », comme dans « *Tristan et Iseult* » (pages 188-189). Il en est de même pour le thème du grad cernaise, amour pour une personne que l'on n'a pas encore vue : Cred est amoureuse de Cano avant de l'avoir vu, comme dans certaines versions Tristan est amoureux d'Iseult avant de l'avoir rencontré.

La pierre qui sépare dans leur sommeil Diarmaid de Grainne peut être rapprochée de l'épisode de l'épée qui sépare Tristan et Iseult, découverts par le roi Marc (page 127).

Le thème de la mort réciproque par amour apparaît dans « *L'histoire de Cano, fils de Gartnan* », en même temps que le thème de l'âme extérieure. La pierre qui contient cette âme ne peut-elle pas être rapprochée de l'anneau de jaspe donnée par Iseult à Tristan (page 147). Cette mort réciproque par amour nous la retrouvons à la fin de « *Tristan et Iseult* ». La rose de la tombe d'Iseult entrelacée à la vigne de la tombe de Tristan (page 249), signe d'un amour se manifestant par la mort et aussi après la mort, peut être la reprise d'un thème identique de la littérature irlandaise exprimé notamment dans « *Baile au langage harmonieux* » : Baile et Ailinn se donnent rendez-vous ; un être surnaturel apprend à Baile qu'Ailinn vient d'être tuée ; Baile tombe mort ; Ailinn tombe morte à la nouvelle de la mort de Baile ; ils sont enterrés séparément sous un tumulus et l'on dresse leur pierre ; un if pousse sur la tombe de Baile, un pommier sur celle d'Ailinn ; l'if est coupé au bout de sept ans, pour faire une tablette pour écrire les visions, les fêtes et les amours de l'Ulster ; de la même façon, les chefs du Leinster utilisent le bois du pommier. Le jour de la fête de Samuin (1^{er} novembre), le roi Cormac Mac Art se fait apporter les deux tablettes qui se jettent l'une sur l'autre et que l'on ne peut séparer.

De même que Tristan retourne en Irlande en cachant qui il est, pour venir chercher Iseult, de même dans « *La mort du fils unique d'Aifé* », le fils doit venir en Irlande, sans dire son nom, à la requête d'un seul guerrier ; si Tristan sait imiter le chant des oiseaux (page 7, page 120), le fils d'Aifé fait revenir les animaux en chantant.

(2) René Louis — Notes et commentaires — « *Tristan et Iseult* » — Livre de Poche — N° 1306.

Les similitudes entre les aitheda irlandais et la légende de « Tristan et Iseult » établissent une parenté certaine (nette surtout avec « La Poursuite de Diarmaid et Grainne ») que l'on pourrait établir davantage en entrant plus dans les détails.

Cependant l'ancienne littérature irlandaise n'a pas forcément influencé directement la légende de Tristan et Iseult, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Elle a influencé aussi la littérature galloise, autre source vraisemblable de la légende tristanienne.

La littérature galloise ancienne date du milieu du VI^e siècle à la fin du XII^e siècle, sinon plus tard. Elle est marquée par l'influence irlandaise tant linguistique que littéraire, surtout dans le Gwynedd. Elle a connu sans doute aussi l'influence des Bretons du Nord, en lutte contre les Picètes d'Ecosse et surtout contre l'invasion saxonne. C'est parmi les Bretons du Nord qu'auraient vécu les célèbres bardes Aneirin et Taliesin. C'est au Pays de Galles qu'il faut situer la figure de Merlin (Myrddin), connu en Europe grâce à Geoffroy de Monmouth et l'histoire du pays de Galles serait une des sources de la légende du roi Arthur.

A côté des grands bardes, ceux que Giraut de Barry appelle au XII^e siècle les awenyddion, les poètes ou plutôt les hommes inspirés doués du don de vision, les cyfarwyddon, récitateurs ambulants ont répandu dans tout le pays les récits et contes connus sous le nom de **Mabinogion**, contenant la jeunesse et les aventures de héros.

Les Mabinogion nous sont connus par le Livre blanc de Rhydderch, de la fin du XIII^e siècle et le Livre rouge de Hergest de la fin du XIV^e siècle mais reprenant des œuvres plus anciennes. Parmi les Mabinogion apparaissent des emprunts à des contes irlandais, sinon écossais, transformés par les poètes gallois. Certains thèmes des Mabinogion s'apparentent à des thèmes de « Tristan et Iseult ». Dans le « **Mabinogi de Pwll prince du Dyvet** » (Pembrokeshire et partie Ouest du Carmathenshire actuels) le héros se déguise en mendiant, de même qu'Iseult est portée par Tristan, déguisé en mendiant, pour traverser le Mal Pas (page 166-167). Toujours dans le même Mabinogi, Riannon est demandée en don à Pwll par Gwawl ; ainsi dans « Tristan et Iseult », un harpiste irlandais demande qu'Iseult lui soit donnée en guise de récompense, selon la promesse du roi Marc (page 78) ; plus tard, dans le cours du récit, Tristan, revenu de Bretagne armoricaine, contrefait la folie et demande Iseult au roi Marc (page 217).

Dans le « **Mabinogi de Branwen, fille de Llyr** », sont décrits les relations entre Irlandais et Gallois, faites de rapports tantôt hostiles, tantôt pacifiques (notamment le roi d'Irlande épouse Branwen, thème inverse mais similaire de celui d'Iseult épousée par le roi Marc) ; les rapports entre Irlandais et Gallois sont ici comparables à ceux décrits dans « Tristan et Iseult » entre les Irlandais et les Cornouaillais.

Parmi les autres romans de même origine que les Mabinogion, l'on peut citer celui de Kulhwch et Olwen, datant de la fin du XI^e siècle, et qui développe les exploits du roi Arthur et de ses guerriers, cinquante ans avant l'« **Histoire des rois de Bretagne** » de **Geoffroy de Monmouth**. Dans ce roman est repris le thème irlandais du grand écumeux, présent aussi dans certaines versions de « Tristan et Iseult » : Kulhwch aime Olwen alors qu'il ne l'a encore jamais vue.

L'influence des légendes irlandaises et galloises, plus anciennes, sur le roman de « Tristan et Iseult » est à mettre en liaison avec l'histoire des Iles Britanniques au Haut Moyen-Age, les échanges culturels allant de pair avec les relations guerrières ou pacifiques entre les différents royaumes existant à cette époque, sans oublier la Bretagne armoricaine.

Les attaques des Scots d'Irlande ou Goidels contre le Pays de Galles et la Cornouailles commencent dans la seconde moitié du III^e siècle, entraînant les premiers départs de Bretons vers l'Armorique et la construction de forts dans les régions côtières, notamment à Cardiff et à Lancaster. Les Goidels s'établissent sur les côtes et lancent des « razzias » vers l'intérieur des terres (c'est au cours de l'une d'elles qu'est capturé au V^e siècle le futur Saint Patrick). Mais les relations ne sont pas toujours guerrières et il existe aussi des échanges commerciaux, qui apparaissent dans le roman de « Tristan et Iseult » (ainsi, à la page 22 où il est fait état du départ d'un navire marchand d'Irlande vers la Cornouailles). Si les Irlandais s'établissent sur les côtes de l'île de Bretagne, il y a aussi des Gallois en Irlande.

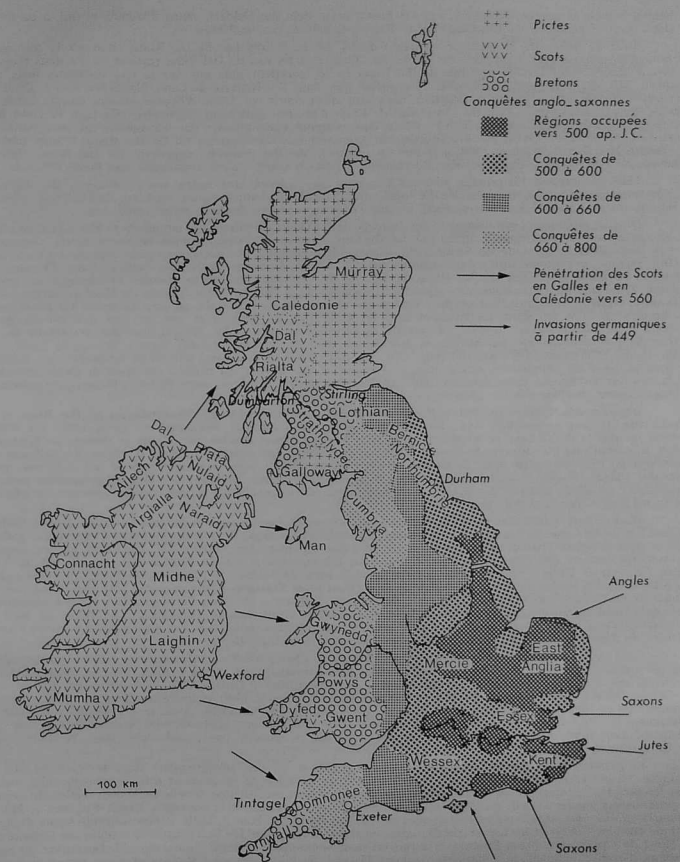
Les guerres entre Bretons et Goidels apparaissent dans « Tristan et Iseult » et surtout dans le Mabinogi de « Branwen, fille de Llyr », qui décrit les relations pacifiques et les guerres entre les Bretons du royaume de Gwynedd et les Irlandais.

Le tribut imposé à la Cornouailles depuis un siècle (page 11) et le combat singulier contre le Morholt, beau-frère du roi d'Irlande, sont à replacer dans le contexte de ces luttes ancestrales ; une influence de la légende de Thésée et du Minotaure n'est cependant pas à exclure totalement. Faut-il voir d'autre part, dans le combat contre le Morholt une réminiscence de la bataille de Moytura, thème de la mythologie irlandaise, où les dieux combattent une race de géants appelés Fomoir.

Les échanges entre Irlandais et Bretons sont sans doute très anciens. Selon Ifor Williams, l'établissement des Goidels dans le royaume gallois de Gwynedd s'accompagne d'une influence irlandaise sur la poésie galloise dès le VI^e siècle.

Les influences culturelles irlandaises vont se perpétuer jusqu'à une époque assez avancée : ainsi, au début du XII^e siècle, le roi de Gwynedd, Gruffydd ap Cynan, petit-fils par sa mère d'un roi scandinave de Dublin, avant même sa jeunesse en Irlande, aurait fait venir dans son royaume des poètes et des musiciens irlandais, à une époque où se développe en Irlande les écoles bardiques. Ces relations entre l'Irlande et les côtes du Sud-Ouest de l'île de Bretagne sont une des voies par laquelle a pu se manifester l'influence des légendes irlandaises sur « Tristan et Iseult ».

Mais il existe également d'autres contacts entre Irlande et Bretagne, notamment entre l'Irlande et les côtes du Nord-Ouest de l'île de Bretagne, c'est-à-dire à l'Ouest ou au Sud-Ouest de l'actuelle Ecosse, dont le nom,



LES ILES BRITANNIQUES AU DEBUT DU IX^e SIECLE.

en breton comme en anglais, dérive du nom des Scots, au tre nom des Goidels, venus d'Irlande et qui, à partir du V^e siècle font la conquête du Nord de l'île de Bretagne, habitée par les Pictes.

Ainsi, au milieu du V^e siècle ou au début du VI^e siècle, le royaume de Dal Riata, situé sur la côte Nord du comté d'Antrim actuel, conquiert une partie de l'Écosse, et les rois du Dal Riata règnent sur les deux rives de la Mer d'Irlande, plus tard le royaume de Dal Riata ne se maintient plus que sur la rive écossaise, mais cela jusqu'au XII^e siècle. Il paraît intéressant de rappeler que, dans l'« Histoire de Cano, fils de Gartnan », Cano est un prince écossais, chassé par un usurpateur, mais qui, ayant repris son trône d'Écosse, revient chaque année en Irlande, pour y rencontrer Cred. Or, l'existence de Cano n'est pas seulement légendaire ; Gartnan et Cano sont des personnages historiques vivant au VII^e siècle, leur existence étant attestée par les Annales qui enregistrent la mort de Cano en 688 ; il n'est pas invraisemblable de penser que Cano est un roi du Dal Riata. D'autre part, le roi Baetan Mac Cairill (mort en 881), à la tête du royaume de Dal Riata, apparenté au Dal Riata, fait la conquête de l'île de Man. Enfin, les rois du royaume de Dal Riata étaient apparentés aux Pictes d'Écosse.

Tous ces rappels historiques amènent à mettre en évidence une autre voie d'influence des légendes irlandaises, d'autant plus qu'au début du IX^e siècle une dynastie goidélique, venue peut-être du Galloway, s'établit à Man, avant de s'établir dans le Gwynedd, évoqué ci-dessus à propos des influences irlandaises.

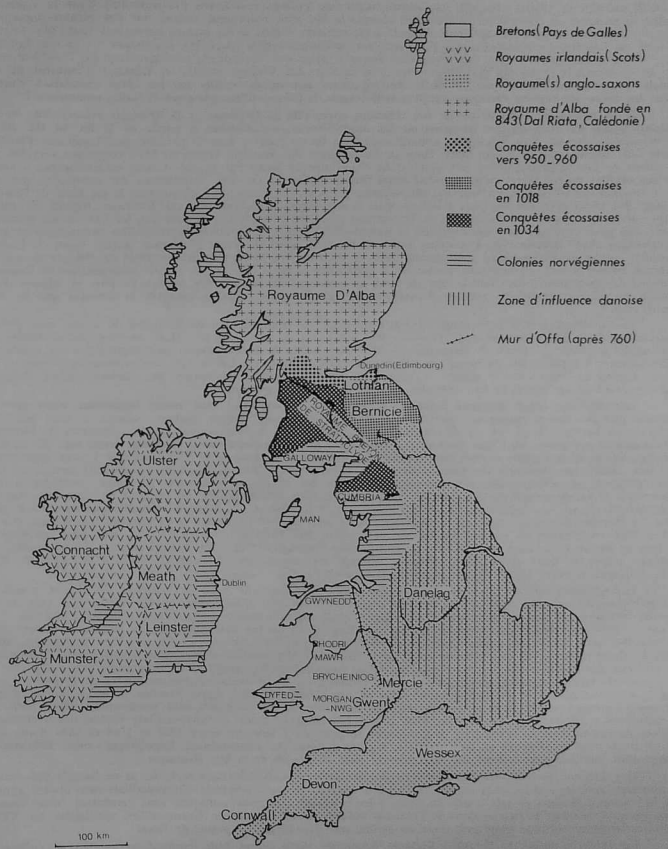
Mais le rappel de l'établissement des Goidels dans l'Ouest de l'Écosse et autour de la Mer d'Irlande prend davantage de sens, si l'on rappelle, qu'en 633, les Bretons détruisent le royaume anglo de Northumbrie, s'emparant d'York et fondent le royaume de Strathclyde qui subsiste jusqu'au IX^e siècle, avec pour capitale l'actuelle ville de Dumbarton ; ce royaume situé à l'embouchure de la Clyde et dans une partie des basses terres d'Écosse, est voisin du royaume goidélique de Dal Riata, ce qui facilite les contacts entre monde britannique et monde gallois ainsi que la transmission des légendes irlandaises. Or, c'est parmi les Bretons du Nord qu'aurait vécu Taliesin et Aneirin, qui serait l'auteur du « Gododin » remontant au VI^e siècle, où sont évoqués les luttes entre les Bretons du Nord, les Scots, les Pictes et aussi les Angles et les Saxons et qui est une des œuvres de la littérature galloise médiévale. Il n'est pas inutile de rappeler ici que, selon Bérout, une des résidences du roi Arthur est Isledon au jourd'hui Stirling et que c'est à Durham que sont situées, dans « Tristan et Iseult », la Table Ronde et la cour du roi Arthur (page 160). Un coup d'œil sur une carte permet de remarquer que Durham se situe au Nord de l'Angleterre, aux confins de l'Écosse et que Stirling est située à proximité de Dumbarton dans les basses terres d'Écosse, donc, dans les deux cas dans des régions disputées entre Pictes et Bretons, entre Bretons et Anglo-Saxons, peuples évoqués dans le « Gododin ».

De ces contacts entre Goidels et Bretons du Nord par l'intermédiaire des royaumes de Dal Riata et de Strathclyde, il faut rapprocher, dans les mêmes régions de (Grande) Bretagne les luttes entre les Pictes, Bretons occupants de l'Écosse et les Scots d'une part et les Bretons d'autre part. Dans la légende de Tristan et Iseult, il est fait état du royaume de Gavoie, situé par Ferdinand Lot notamment dans la région du Galloway, au Nord-Ouest de l'Écosse. Le royaume de Gavoie est décrit comme un riche royaume que le roi d'Écosse vient envahir (pages 144-145) ; s'agit-il d'une attaque picte ou scote contre les royaumes bretons notamment celui de Strathclyde, ou d'une attaque des Scots contre les Pictes (correspondant à la conquête de l'ensemble de l'Écosse par le roi Scot Kenneth II qui règne de 833 à 857) ?

D'autre part Tristan est présenté comme le fils du roi de Loonois que Ferdinand Lot situe dans le Lothian au Sud-Est de l'Écosse. Les textes gallois anciens le présentent comme le fils de Tallwch. L'expression galloise utilisée pour désigner Tristan a été rapprochée en 1893 par Zimmer des Annales de Tigernach et des Annales d'Ulster qui donnent des listes de rois ayant régné sur les marches pictes du Sud de l'Écosse du VI^e au VIII^e siècle. Le nom de Drest, Drust, Drostan alterne avec le nom de Talorc ; le règne d'un « Drest filius Talorgen » est attesté de 780 à 785 ; l'expression des Annales « Drest filius Talorgen » correspond à l'expression galloise des triades 29 et 43 du Livre Rouge de Hergest « Drystan ab Tallwch » et, selon Ferdinand Lot « nous admettrons donc qu'à l'insu de nos trouveres, Tristan de Loonois s'appelait primitivement Drostan, fils de Talorc. Il était un héros picte, et sa légende avait pour berceau et pour premier théâtre le Lothian sur les confins actuels de l'Angleterre et de l'Écosse, ainsi que le Murray sur les plateaux de la Haute-Écosse » (3).

C'est sans doute par l'intermédiaire des Bretons du Nord voisins et adversaires des Pictes que le personnage de Tristan serait passé dans les légendes galloises puis cornouaillaises. Selon J. Loth, Drustan serait un dérivé de Drust, selon une forme génitive correspondant à une inscription « Drustagni » du V^e-VI^e siècle (?) au Pays de Galles. Drustan serait devenu en gallois Drystan puis Trystan. J. Loth rappelle les liens guerriers entre les habitants de la région d'Edimbourg et les Bretons de la région des Votadini, selon le « Gododin » et pour lui Tristan est un Breton du Nord, ce qui n'est pas une idée radicalement contradictoire avec celle exprimée par Ferdinand Lot, étant donné le contexte historique et ce qui ne change pas grand chose dans la transmission littéraire du personnage.

Le personnage de Tristan amène à parler des relations ou des affrontements dans le Nord de l'île de Bretagne. Le personnage d'Iseult amène à rappeler un autre domaine de relations et d'affrontements, celui concernant les peuples celtiques et les Vikings. L'origine du nom Iseult est discutée. A-t-elle seulement réellement existé ? En tout cas, les triades 63 et 81 du Livre rouge parlent d'Essvlt : elle est citée comme « Essvlt Fyngwen », fille de Culvanawyd, une des trois femmes impudiques de l'île de Bretagne. Pour J. Loth, le nom d'Iseult serait d'origine celtique chez les Gallois et les Cornouaillais, mais aurait été modifié par les Scandinaves d'Irlande, du Galloway et du Nord de l'Angleterre. Selon Zimmer ce serait un nom anglo-saxon et René Louis rappelle l'évolution de noms féminins d'origine germanique : Mathilde donnant Mahaut, Richildis devenant Richeut et donc, pourquoi pas, de la même façon, Ishildis devenant Iseult. Dans plusieurs versions de la légende, Iseult est décrite comme « Iseult à la crinière blonde » et un de ses cheveux blonds est apporté au roi Marc par une hirondelle (page 25) : faut-il voir



LES ILES BRITANNIQUES AU X^e SIECLE

(3) Cité par René Louis — Notes et commentaires — « Tristan et Iseult » — Livre de Poche — N° 1306.

en Iseult une fille de Viking ? En tout cas, les allusions aux Vikings reviennent plusieurs fois dans la légende : Tristan se présente en arrivant en Cornouailles comme le fils d'un marchand, enlevé par des pirates norvégiens (page 9), Brangien, servante et confidente d'Iseult, a été achetée, enfant, à des pirates norvégiens (page 66), Tristan, arrivant en Irlande, déclare avoir pris place sur un navire norvégien (page 21). Cependant il n'est pas fait état d'une hostilité particulière entre Norvégiens et Bretons, alors que l'accent est mis davantage sur l'hostilité entre Bretons et Irlandais (mais qui pourraient être à la rigueur des Vikings établis en Irlande). **Comment ne pas rappeler toutefois que, du IX^e au XI^e siècle, des royaumes norvégiens établis sur les côtes irlandaises, rançonnaient les côtes des régions celtiques de Grande-Bretagne, la Cornouailles et le pays de Galles notamment ?**

Il est nécessaire enfin de parler des relations entre l'île de Bretagne et la Bretagne armoricaine, où des Bretons, fuyant les attaques des Irlandais ou des Anglo-Saxons, s'établissent à partir de la fin du III^e siècle. Ces relations entre les deux Bretagnes apparaissent à la fin de l'œuvre avec le personnage d'Iseult aux Blancs Mains. Cela amène à parler du roi Marc. Dans la vie de Saint Pol Aurélien (mort en 583), composée vers 884 par un moine de Landevennec, il est fait état de la renommée de Saint Pol, quand il vient en Armorique, « parvenu aux oreilles du roi Marc, qu'on appelait aussi Quonomorius ». Le nom Cunomorus est mentionné sur une pierre tombale du VI^e siècle. En fonction des sources galloises du moine de Landevennec, le roi Marc de l'époque de Saint Pol serait celui des légendes galloises. Mais le roi légendaire Conomor ou Kynvavr régnait en même temps sur la Domnonée armoricaine et la Domnonée insulaire (devenue le Devon) aux VI^e-VII^e siècles probablement ; cela peut expliquer la localisation de la légende de Tristan et Iseult en Cornouailles britannique et aussi les échanges entre Bretagne et Armorique qui apparaissent dans le récit. Conomor aurait régné à Carhaix (pourrait être située en Cornouaille) mentionnée dans le récit comme la capitale du duc Hoël (p. 190), et qui gardait peut-être encore à cette époque une partie de la puissance et de la richesse de la ville gallo-romaine de Vorgium. Pourquoi ne pas penser à une double capitale pour un royaume divisé en deux parties de part et d'autre de la Manche, la mémoire populaire, soit en Armorique, soit en Bretagne, n'ayant conservé le souvenir que de l'une d'entre elles ?

Faut-il rapprocher le personnage littéraire de Hoël, de celui du duc de Bretagne du même nom, proche successeur d'Alain Barbetorte et ayant régné de 958 à 981, ou de celui du duc Hoël, membre de la maison de Cornouaille, accédant au trône de Bretagne en 1066, c'est-à-dire la même année que l'expédition de Guillaume le Conquérant, à laquelle ont participé des seigneurs bretons, dont certains ont pu en Cornouailles (conquis par les trois saxons de Wessex au IX^e siècle), à l'époque de langue celtique, connaître des thèmes gallois d'origine irlandaise, tout en apportant de leur côté des éléments d'origine armoricaine.

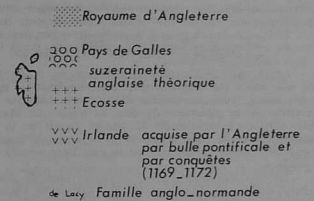
Les relations entre Bretagne insulaire et Bretagne armoricaine vont rester longtemps assez étroites, tout au moins par une langue commune ; notamment, au IX^e siècle, un prince gallois, soumis à une pénitence publique, va l'accomplir à Dol en Bretagne Armoricaine, où ses paroles pouvaient être comprises (L. Fleuriot - « Devennec des gloses en Vieux Breton ») ; dans les « Armes Prydeinawr », prophétie écrite vers 900 au Pays de Gales, est évoquée l'union de tous les Bretons : les Bretons d'Armorique et leur cavalerie y sont mentionnés. Une fouille du cimetière de Saint-Saturnin ou Saint-Urmel en Plomeur (en pays bigouden) menées en 1975, a découvert un oratoire, sans doute construit à la fin du X^e ou au début du XI^e siècle, analogue à ceux construits à la même époque dans les régions celtiques des Îles Britanniques, notamment en Cornwall. Dans le même article (1) sur ces fouilles qu'ils ont dirigées, MM. P.-R. Giot et J.-L. Monnier rappellent les relations étroites entre les Bretons des deux côtés de la Manche font état d'une loi d'Edouard le Confesseur (roi d'Angleterre de 1042 à 1066) accordant en somme la double nationalité aux Bretons d'Armorique. Un peu plus tardivement, le règne en Bretagne de ducs membres de la famille des Plantagenet, de 1166 à 1203, a sans doute resserré les relations entre les deux rives de la Manche, distendues ensuite par les conflits répétés du XIV^e au XIX^e siècle, notamment entre l'Etat anglais et l'Etat français.

Les relations commerciales, reprises de façon nette récemment avec la création des lignes régulières Roscoff-Plymouth, ont été importantes jusqu'au règne d'Henri VII d'Angleterre (1485-1509). De nombreuses preuves littéraires de ces relations ont été étudiées ; ainsi dans les contes cornouaillais, collectés à la fin du siècle dernier, il est fréquemment fait mention du port de Roscoff et de ses navigateurs et les contes de l'Ouest de la Cornouailles, sans doute très anciens, parlent de Bretons allant faire fortune en Cornouailles. Cependant, même après le règne d'Henri VII, les Bretons continuent à aller en Cornouailles et les Cornouaillais à venir en Bretagne. Les archives des paroisses de Cornouailles attestent la présence en Cornouailles de nombreux Bretons, à côté du nom desquels figure parfois la mention « né dans la partie de la Bretagne dépendant du roi de France » ; ainsi dans la paroisse de Berian ou Buryan sont cités quinze étrangers, sans doute Bretons pour la plupart d'après leur nom, comme c'est le cas aussi pour la paroisse de Paule où 22 étrangers sont mentionnés. Selon Loth, sur 723 habitants à Penwith ou Penwith en 1520, il y a 128 Bretons. Selon le Cornouaillais Tavor, qui a étudié les archives de son pays, dans la paroisse de Camborne se marient 7 Bretons entre 1538 et 1568 et sans doute y en a-t-il d'autres, non mentionnés en tant que tels. **A cette époque, la communauté linguistique entre Bretagne et Cornouailles facilitait grandement les relations de part et d'autre de la Mer Bretonne.**

Il y avait également des Cornouaillais en Bretagne, notamment dans le Léon, et ce jusqu'à une époque relativement récente ; ainsi, vers la fin de l'ancien régime, de jeunes Anglais (Cornouaillais sans doute) apprennent le breton à Morlaix et cela à une époque où les relations franco-britanniques sont mauvaises (ainsi l'autorisation de venir étudier le breton dans le Léon est refusée à un savant de Cornouailles, spécialiste du XVIII^e siècle des langues celtiques, mais pris pour un espion par un officier de police de Brest).

En 1818, le maire de Penzans, Richard Edmonds, vient placer huit jeunes Cornouaillais au collège de Saint-Pol-de-Léon et son journal nous apprend que le maire de Roscoff a été instruit en Cornouailles et qu'à Roscoff Edmonds rencontre un compatriote connu à Penzans. Enfin le livre du Cornouaillais Boase, « Un voyage

(1) Bulletin de la Société Archéologique du Finistère — 1975 — Tome CIII.



LES ILES BRITANNIQUES
 VERS 1170-1175.

Jetons pourtant un œil sur une carte de Cornouailles. Nous remarquerons un grand nombre de toponymes qui, malgré leur déguisement orthographique anglais, présentent un air breton. Cela n'a rien pour nous étonner. On sait que le corrique, comme le breton, se rattache au **rameau britannique** des langues celtiques, qu'à la fin du XII^e siècle encore, les gallois comprenaient sans trop de peine le breton et le corrique, bien que les liens spirituels entre Galles et Cornouailles aient commencé à se relâcher au X^e siècle (3).

Cornique et breton sont donc très proches, surtout si l'on considère les toponymes dont les formes sont très anciennes.

Disons d'abord quelques mots rapides sur la prononciation du corrique puisque les exemples qui suivent sont en graphie normalisée.

- y note toujours le son i
(why = bret. c'hwî « vous »).
- u se prononce souvent iou, à l'anglaise
(ughel = bret. uhel « haut »).
- ü se rapproche de u français
(tüs = bret. tud « hommes »).
- ch a la même valeur qu'en anglais (= tch)
(chy = bret. ti « maison »).
- dh est le th anglais doux de this father
(dhe dhos = bret. da zont « à venir »).
- th note la sourde correspondante, celles des mots anglais thin ou thick
(ethom = bret. ezhomm « besoin »).
- gh, qui correspond au breton c'h, se rapproche de h (yagh = bret. yac'h « sain »). Parfois même, il est muet (byghan = bret. bihan « petit »).
- wh correspond au breton c'hw, en plus doux
(whek = bret. c'hweg « doux »).

A noter une caractéristique phonétique : le d ou t final bretonique passe à s en corrique. Ainsi aux mots bretons tad « père », bed « monde », marc'had « marché », pont « pont », arc'hant « argent », correspondent les formes suivantes en corrique : tas, bys, marghas, pons, argphans. Certaines diphtongues se sont simplifiées. Cos et gos signifient respectivement bois et sang (bret. koad, koad et gwad).

Le système grammatical est très proche de celui du breton. On trouve, par exemple, l'équivalent de notre (a)m eus « j'ai » (m. à m. [i] m'est) dans la forme a-m-bis. On utilise très fréquemment l'auxiliaire gûl « faire » (bret. ober), etc.

Mêmes similitudes quant au vocabulaire.

Venons-en aux noms de lieux. On comprendra facilement que le celtique n'étant plus parlé ou généralement compris, ils aient subi parfois — tout comme en Bretagne — de curieuses déformations. Ainsi les **Parcow dowrek** (bret. parkoù doureg « champs humides ») sont-ils devenus Purgatory « purgatoire ». Et qui reconnaîtra **Pen an Cum Gwyk** (« le bout de la vallée du ruisseau ») dans **Penny Come Quick!** (« Sou, viens vite ! ») (4). On pense

aux innombrables « **croissants** » (**Kroashent** = « croisement ») et autres « **Salles vertes** » (**Ar Salver** = « le Sauveur ») de ce côté-ci de la Manche.

Voici une liste rapide de quelques éléments fréquents dans les toponymes corriques :

a) Noms.

- BOS** (f.) [variantes : bod, boj, ba] = br. bod, « habitation ».
- BRE** (f.) [brea, vrea] = br. bre, « colline ».
- CARN** (m. et f.) [carne] = br. karn, « tas de pierres ».
- CARREK** (f.) [carrack, garrack] = br. karrek, « masse rocheuse ».
- CHY** (m.) [ty, jy] = br. ti, « maison ».
- COS** (m.) [quite, cot, coys, coose] = br. koad, « bois ».
- CROWS** (f.) [grouse] = br. kroas, « croix ».
- CRÛK** (m.) [creeg] = br. krug, « tertre ».
- DOWR** (m.) [dever, dower, dour] = br. dour, « eau ».
- DYN** (m.) [deen] = vx. br. din, « fort sur une colline ».
- DYNAS** (m.) [dennis] « fortifications ».
- EGLOS** (f.) = br. ells, « église ».
- ENYS** (f.) [ennis] = br. enes, « île, endroit isolé ».
- FENTEN** (f.) [venton] = br. feunteun, « fontaine ».
- FORTH, FOR'** (f.) [vor] = gallois fforth, « route ».
- FOS** (f.) [vose] = br. fos, « fossé, tranchée d'où « mur ».
- GLYN** (m.) « vallée profonde ».
- GOVER** (m.) [cover] = br. gouer, « ruisseau ».
- HAL** (f.) [hale] « lande ».
- KELLY** (f.) [gilly] = vx. br. killi, « taillis ».
- KER** (f.) [car, gear] = br. kêr, « fort, ville ».
- LAN** (f.) [la, lam, land] = br. lan, « enclos monastique ».
- LOGH** (f.) [loe, looe] = br. loc'h, « lac ».
- LYS** (m.) [lis, les] = br. les, « cour ».
- MELYN** (f.) [vellan] = br. melin, « moulin ».
- MENETH** (m.) [menna, menno] = br. menez, « colline ».
- NANS** (m.) [nant, nan, nance] « vallée ».
- PARK** (m.) = br. park, « champ ».
- PEN** (m.) [pedn] = br. penn, « tête, fin, bout ».
- POL** (m.) = br. poull, « mare, flaque, trou ».
- PONS** (m.) [pont, ponds] = br. pont, « pont ».
- PORTH** (m.) [por, port] = br. porzh, « port » (et « col »).
- PRAS** (m.) [praze] = br. prad, « prairie ».
- RES** (f.) [rid, red, tres] = vx. br. rit, « gué ».
- ROS** (f.) [rose, res] = br. ros, « colline couverte de bruyère ».
- TOWAN** (m.) = br. towenn, « dune ».
- TRE, TREF, TREV.** (f.) [trev, drea] « ferme village, ville ». Très fréquent. Correspond du breton tre- quant à la forme, à kêr quant au sens.
- TRETH** (m.) [treath] = br. traeth, « sable, grève ».
- TYR** (m.) [tirel] = br. tir, « terre ».
- WHEL** (m.) [wheal] « travail de la mine », d'où « mine ».

b) Adjectifs.

- BRAS** (brawze, vraz) = br. bras, « grand ».
- BYGHAN** (bean, vean) = br. bihan, « petit ».
- CAM** = br. kamm, « boiteux, courbe ».
- COTH** (coath, goath) = br. kozh, « vieux ».
- DU** (due, dew, jew) = br. du, « noir ».
- GLAS** (glaze, laze) = br. glas, « bleu, vert, gris ».
- GWYN** (gwin, win, gwidden) = br. gwenn, « blanc ».
- Miür** (meur, meor, veor) = br. meur, « grand ».
- NOWETH** (nooth, newth) = br. newez, « nouveau, neuf ».

Armés de ces quelques éléments de corrique, nous pouvons entreprendre de déchiffrer quelques toponymes. (Les formes en graphie normalisée sont données entre parenthèses.)

- ANGARRACK** (an garrek = an [article] + carrek).
- ANGROUSE** (an grows = an + crows).
- BOSCARNE** (bos-carn).
- BOSCASTLE** (bos-castel [cf. breton kastell « château »]).
- CAMBROSE** (cam-ros).
- CARNBREA** (carn-bre).
- CARNEGLOS** (carn-eglos).
- CARVEAN** (ker-vyghan = ker + byghan).
- CHYANDOWR** (chy-an [article] - dour).
- CHYVARLOE** (chy-war [« sur »] - loeh).
- DULOE** (du-loeh).
- LANHOOSE** (lan-hos = lan + cos).
- LESNEWETH** (lys-noweth).
- MENERDUE** (meneth-du).
- POLDU** (pol-du).

QUELQUES EXEMPLES :

CORNIQUE	BRETON	FRANÇAIS
An chy bras	An ti bras	La grande maison
An chy byghan	An ti bihan	La petite maison
An chy noweth	An ti newez	La nouvelle maison
An chy coth	An ti kozh	La vieille maison
An den-ma	An den-mañ	Cet homme-ci
An dús coth	An dud kozh	Les vieilles gens
Llyver dha das	Lavr da dad	Le livre de ton père
My yu squyeth	Me zo skuizh	Je suis fatigué
Pleñ ma dha vreder ?	Pelec'h emañ da vreudere ?	Où sont tes frères ?
Bara hag amanyñ	Bara hag amañenn	Du pain et du beurre
Dour ha gwyn	Dour ha gwin	De l'eau et du vin
Ty a wra scrifa lyther pup deth	Te a skriv ul lizher bemdez	Tu écris une lettre tous les jours
Ny allaf kewsel sawsnek	Ne c'hallan ket kaoseal saosnek	Je ne peux (sais) pas parler anglais
Res yu dhyñ kewsel orth dy das	Red eo dimp kaoseal ouzh da dad	Nous devons parler à ton père

ROSVEAN (ros-vyghan = ros + byghan).
ROSVEAR (ros-vür = ros + mür).

Il suffit de consulter une carte pour constater la fréquence des éléments **PEN**, **PORTH** (5) et **TRE**.

Par exemple :

- PENCOYS** (pen-cos).
- PENDEEN** (pen-dyn).
- PENDOWER** (pen-dowr).
- PENGOVER** (pen-gover).
- PENHALE** (pen-hal).
- PENINNIS** (pen-enys).
- PENKELLY** (pen-kelly).
- PENNANCE** (pen-nans).
- PENROSE** (pen-ros).
- PENPOSS** (pen-towan).
- PENTIRE** (pen-tyr).

- PORTH BEAN** (porth-byghan).
- PORTH LOE** (porth-loeh).
- PORTH MELLIN** (porth-melyn).
- PORTHMEOR** (porth-mür).
- PORTREATH** (porth-treth).
- DUPORTH** (du-porth).

- TREGARNE** (tre-garn = tre + carn).
- TREGOSS** (tre-gos = tre + cos).
- TRELAN** (tre-lan).
- TRENANCE, TRENANT** (tre-nans).
- TRENEGLOTH** (tre-an [article] - eglos).
- TRENOWETH** (tre-noweth).
- TREVEOR** (tre-vür = tre + mür).
- TREVOS** (tre-fos).

Nous retrouvons le breton **Pen-marc'h** (« tête de cheval ») sous la forme **Penmarth** (pen-margh) ; **Ker-saason** (« la ferme des Anglais ») sous la forme **Carsawen** (Ker-saason). **Castel Dore** (castel dor) correspondrait chez nous à **Kastell-douar** (« château de terre ») ; **Crows-an-wra** (crows-an-wragh) à **Kroas-ar-wrac'h** (« la croix de la vieille ») ; **Kelynack** (kelynek) à **Kelenneg** (« houssaie »). **Mylor** (1) (Mélor est saint) **Mélor** (en breton Melar). Quant à **Praze-an-Beeble** (pras-an-bybel), qui a l'air si anglais, il s'agit du « pré de la Bible » (prad-ar-Bibil).

A noter l'absence, dans les toponymes corniques, de l'élément **plou-** (crn. plu = « paroisse »), si fréquent en Bretagne. Les noms en **Lan-** sont moins nombreux qu'au Pays de Galles.

Pour simplifier, on pourrait dire, en matière de toponymie, que la Bretagne est le pays des **Plou-**, la Cornouailles celui des **Tre-**, les Galles celui des **Llan-**.

Alan CHAUVEL.

Notes :

- (1) En anglais **Cornwall**, en cornique **Kernow**, en breton **Kernew-Veur**.
- (2) Cf. le poème de P.-J. Helias « **Kanenn Dolly Pentraeth** - La chanson de Dolly Pentraeth » (« **Ar Mên Du** », Emgleo Breiz).
- (3) Cf. les travaux du professeur Fleuriot (« Dictionnaire des gloses en vieux breton », « Le vieux breton », librairie Klincksieck).
- (4) Arzel Even : « **Istor ar Yezhou Keltiek** » (Hor Yezh).
- (5) Pas d'Aber comme au Pays de Galles.
- (6) Cf. d'autres noms de saints tels que Budock, Columb, Kea, Tudy.

un film : "TRISTAN et ISEULT"

- Réalisé en France en 1972.
- Producteur : « **Les films de la Vierge** ».
- Réalisateur : **Yvan Lagrange**.
- Scénario : **Yvan Lagrange**.
- Opérateur : **Bruno Nuytten**.
- Interprètes : **Claire Wauthion (Iseult)** - **Yvan Lagrange (Tristan)**.
- Le film a été tourné en Irlande.

« C'est un beau spectacle et c'est ainsi qu'il faut le voir ; mais un spectacle qui repose non sur le développement de la légende, sur l'histoire — réduite ici à quelques éléments — mais sur une harmonisation des composantes plastiques, visuelles et sonores. Lagrange sous-titre son film : « **Opéra en scope-couleurs** » ; c'est la meilleure définition ; les scènes d'amour entre les deux héros, dans des couleurs claires ou féériques, s'intercalent entre des images de lourds chevaliers qui vont et viennent. »

André Cornand,
dans « **Image et Son** », n° 284, Mai 1974.

« Le film de Lagrange appartient à un genre cinématographique dont on se demande pourquoi il serait méprisé

ou refusé par le public. On prend du plaisir à regarder un tableau, à écouter un morceau de musique ; c'est dans la même disposition qu'il faut voir, et entendre à la fois, « **Tristan et Iseult** »... »

Ibidem.

« **La mort et l'amour mêlés. La passion triomphant de toutes les apocalypses. Aucune action, presque pas de dialogues. Un enchaînement de plans-séquences qui rappelle parfois les films-poèmes de Philippe Garrel. Une tapisserie d'images, dont la répétition, la luxuriance et l'immobilité créent une fascination. En contrepoint du lyrisme hiératique de la mise en scène, la sourde frénésie d'une belle musique pop (Christian Vander et groupe Magma). Un opéra cinématographique dans lequel l'auteur rompt les amarres du récit traditionnel pour tenter de retrouver les archétypes de l'aventure humaine...**

« **Mais, au-delà du maniérisme, il y a dans ce film un sens de la beauté et un souffle poétique auxquels on ne peut rester insensible. Et s'il arrive qu'on pense à Cocteau, c'est beaucoup moins à cause de l'« Eternel Retour » que du « Testament d'Orphée ».**

Jean de Baroncelli, dans « **Le Monde** ».

LA CORNOUAILLES, UNE AUTRE BRETAGNE

Le mot de Cornouailles peut être pris dans deux sens différents :

- de façon réduite, le **comté de Cornouailles ou Cornwall**, situé à l'extrémité Sud-Ouest de la Grande-Bretagne, vaste de 3 800 km² (soit environ 1,5 % du Royaume-Uni), unité plutôt politique et historique correspondant à la région du Sud-Ouest de la Grande-Bretagne restée assez longtemps indépendante lors de la conquête anglo-saxonne, ayant conservé le plus longtemps la langue cornique et une civilisation d'origine celtique et qui a eu dans le passé les relations les plus étroites avec la Bretagne ;
- de façon large, le **massif ancien de Cornouailles** ou massif du Sud-Ouest qui s'étend sur environ 10 500 km² (soit environ 4 % du Royaume-Uni) et comprenant le comté de Cornwall, la majeure partie de celui du Devon (partie de l'ancienne Domnonée) et une petite partie du Somerset.

C'est dans le sens large que sera pris ici le mot de Cornouailles, car ce massif ancien constitue une unité physique, sinon économique, sans oublier cependant que la civilisation celtique a beaucoup plus marqué le Cornwall proprement dit.

La **Cornouailles peut être qualifiée de Finistère britannique**. Elle présente avec la Bretagne, et surtout la partie occidentale de la Bretagne, de nombreux points communs : un massif ancien peu élevé, avec des sommets aux formes lourdes et un relief rauni, avec des côtes découpées offrant à la vie maritime de nombreux abris, avec un climat doux, humide et venteux ; c'est aussi un pays d'habitat dispersé, d'herbages, de plus en plus tourné vers l'élevage ; comme en Bretagne, l'industrie y est peu développée, la pêche est en déclin, ainsi que l'activité minière. Dans le même temps, le tourisme prend de l'importance et peut apparaître à certains comme une solution. Région périphérique par rapport aux centres de décision de l'espace britannique, la Cornouailles est frappée comme la Bretagne par le dépeuplement et fait l'objet de mesures spéciales de développement.

1) LE MILIEU NATUREL

1) Un massif ancien dissymétrique :

Le massif de Cornouailles est un bloc relativement élevé de roches anciennes datant du primaire, essentiellement du Dévonien et du Carbonifère et qui ont été plissées lors du plissement hercynien à la fin du Primaire. La structure du massif est dans l'ensemble synclinale avec deux zones plissées orientées Est-Ouest et affectant les roches du Dévonien et un bassin central entre les deux zones de plissement et où se sont conservées les roches plus récentes du Carbonifère. Cette disposition est comparable à celle de la Bretagne, avec des bassins centraux encadrés par deux lignes de hauteur au Sud et au Nord (bassins de Châteaulin, de Rohan, et de Rennes), bien que dans le cas de la Cornouailles il n'y ait pas de bassin nettement dégaugé et que la symétrie des deux lignes de hauteurs ne soit pas aussi nette.

La partie Nord du massif est formée de grès de forte résistance (vieux grès rouge du Dévonien, correspondant à une première phase d'érosion) formant l'Exmoor, culminant à 530 m d'altitude, et le plateau des Quantocks. La dépression centrale est occupée par les gisements argileux et schistes du Culm, datant du carbonifère (mais avec des argiles sans gisements de charbon), l'équivalent des schistes dinantiens du Bassin de Châteaulin ; schistes peu résistants avec une topographie de collines au relief peu marqué. Les roches du Dévonien réapparaissent au Sud du massif : grès et calcaires du Devon méridional, s'étendant vers l'Ouest en Cornouailles et formant la zone plissée méridionale. Le dessin de la structure est obscurci par la direction des lignes de rivage recoupant en diagonale la direction, dans l'ensemble Est-Ouest, des plissements. La structure est compliquée par la présence de six masses granitiques dominant les régions environnantes et constituant les plus hauts sommets, alors que dans le Massif Armoricaïn et en Bretagne c'est de grès armoricains que sont formés

LE MASSIF DE CORNOUAILLES

DEVONIEN ET CARBONIFERE

- Hauteurs granitiques surmontant les régions voisines
- Hauteurs plateaux de grès dérivés résistants
- Régions de plateaux disséqués à l'élevé par goudons
- Grès du Devonien ou culm (carbonifère) découpé par les rivières encaissées

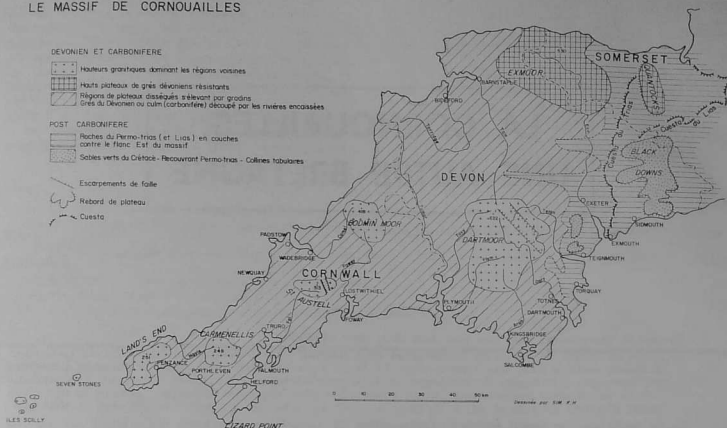
POST CARBONIFERE

- Roches du Permio-Trias (et Lias) en couches
- comme le Tasse - Est du massif
- Solles verts du Cretacé - Recouvrant Permio-Trias - Collines tabulaires

Escarpements de faille

Rebord de plateau

Cuesta



les sommets les plus élevés. Ces six masses granitiques sont d'Est en Ouest : le **Dartmoor** (culminant à 622 m), le **Bodmin Moor** (atteignant 418 m d'altitude), le **massif de Saint-Austell** (s'élevant jusqu'à 313 m), celui de **Carmenellis** (249 m au point culminant), le **massif du Land's End** (251 m d'altitude) et enfin les **basses îles des Scilly ou Sorlingues**. Les sommets granitiques présentent une morphologie de « tors » (tours de granite nu à l'aspect plus ou moins ruiniforme), mais les formes d'érosion en boules de granit (inclues par certains dans la morphologie de tors) existent également (comparables à celles de la région de Huelgoat). Au Nord-Est, le passage au Bassin de Londres se fait par une zone de blocs basculés avec des escarpements de faille tournés vers le massif ancien. Au contact du massif, les roches les plus anciennes sont en position déprimée et le bord du massif est recouvert de sédiments du Permio-Trias (fin du Primaire et début du Secondaire), parmi lesquels l'érosion a mis en valeur la cuesta du Trias dominant une étroite dépression périphérique sur laquelle débouche des vallées correspondant à des synclinaux de direction Est-Ouest (ou Nord-Ouest-Sud-Est comme celui de Bovey Tracey).

L'énumération des sommets granitiques met en évidence la dissymétrie du massif : dissymétrie Est-Ouest, plus marquée d'une certaine façon que dans le Massif Armoricain, mais aussi dissymétrie Nord-Sud, avec un abaissement de tout le massif vers le Sud et une dissymétrie du réseau hydrographique : cours d'eau de faible longueur sur le versant Nord vers le canal de Bristol, cours d'eau plus importants sur le versant Sud en pente plus faible du côté de la Manche. Cette dissymétrie est sans aucun doute le résultat des mouvements de cassure et de bascule qui se sont produits à l'ère Tertiaire et dont une partie correspond à ce que l'on appelle habituellement le contre-coup du plissement alpin. Dans l'ensemble les dénivellations sont plus importantes que dans le Massif Armoricain : on passe sur des distances plus courtes de 500-600 m d'altitude au niveau de la mer (au lieu de 289 m pour la Bretagne et 417 m pour le Massif Armoricain).

Les variations de l'érosion dues aux changements climatiques, aux variations du niveau de la mer et aussi aux mouvements tectoniques expliquent l'existence de plusieurs surfaces subhorizontales étagées, séparées par des pentes plus raides : un premier niveau à 90-130 m sur le granit du Land's End et le Cornwall du Nord, un autre niveau à 225-230 m, un troisième vers 270-300 m dans le bas Dartmoor et le Bodmin Moor, un quatrième enfin vers 400 m d'altitude. Les surfaces au-dessous de 200 m d'altitude sont d'origine marine et au-dessus sont d'origine continentale ou remaniées par l'érosion continentale.

L'abaissement du niveau de la mer au moment des grandes glaciations a entraîné une reprise de l'érosion et un rajustement du relief : en raison du creusement important à l'embouchure, les rivières dans leur cours inférieur ont une vallée étroite et encaissée. Dans les régions côtières, le relief est fortement disséqué par l'érosion, ce qui est un obstacle aux communications, et les routes sont le plus souvent établies sur les lignes de partage des eaux. Par contre, dans leur partie supérieure les rivières ont des vallées larges, peu profondes, se fondant doucement dans les plateaux voisins et dominées par des sommets aux formes lourdes.

Au début de l'ère Quaternaire, la Cornouailles est restée en dehors de la zone d'avancée maximale des glaciers, mais la couverture de neige et les phénomènes périglaciaires étaient importants (avec alternance de phases de long gel et de court dégel des terres et des eaux) et de nombreux reliefs sont actuellement empâtés par des coulées argileuses de « head » (anciennes coulées de boue argileuse entraînant des pierres en plus ou moins grande quantité et de calibre variable) atteignant jusqu'à 10-15 m d'épaisseur. Lors de la fonte des derniers grands glaciers et de la remontée du niveau de la mer, les embouchures des fleuves ont été submergées avec la formation de rias, sur lesquelles se sont établis des ports bien abrités très utilisés à l'époque de la marine à voile. Par contre, les rivières, en raison de leur volume faible, de leur longueur limitée, de leur profil en long irrégulier sont inutilisables pour la navigation, si ce n'est leur cours inférieur ennoyé.

Comme en Bretagne, l'on trouve en Cornouailles des reliefs rajeunis (avec importance du modelé en creux), des reliefs empâtés par les coulées de solifluxion, des côtes à rias.

2) Des côtes découpées, aux aspects variés :

Les rias les plus vastes et les plus nombreuses sont situées sur la côte Sud vers laquelle coulent les rivières les plus longues : rias de Helford, de Truro-Falmouth (avec l'embouchure de la Fal), de Fowey (à l'embouchure de la rivière de même nom), de Plymouth (avec les embouchures de la Lynher, de l'Ottery, de la Tav et de la Plym), de Kingsbridge-Salcombe, de Toines-Dartmouth (à l'embouchure de la Dart), de Teignmouth (à l'embouchure de la Teign), et enfin celle d'Exeter-Exmouth (à l'embouchure de l'Exe). Sur la côte Nord, il n'y a que deux rias : celle de Padstow (à l'embouchure de la Camel) et celle de Barnstaple-Bideford (avec les embouchures de la Torridge et de la Tav).

Dans l'ensemble les côtes rocheuses sont les plus développées par rapport aux côtes sableuses avec des plages accompagnées de dunes, moins nombreuses qu'au Pays de Galles. Les principales fleches sableuses sont celles de la baie de Barnstaple à l'embouchure de la Torridge et de la Tav, de l'embouchure de la Camel, de la baie Constantine, des environs de Newquay, des baies de Perran et de Saint Ives ; sur la côte Sud, il faut citer la fleche de Porthleven entre Penzance et le Lizard. De nombreuses plages anciennes existent également sur la côte Sud.

Les falaises sont nombreuses, dépassant souvent 60 m de hauteur et en général assez élevées : au Nord du Devon, près de l'estuaire de la Camel, dans les régions du Land's End et du Lizard, et sur les côtes de la Manche. En général ces falaises évoluent très lentement.

Au Sud-Ouest, les îles Scilly (ou Sorlingues) et des Seven Stones correspondent à des blocs granitiques semi-ennoyés.

3) Un climat doux, humide et venteux :

Par rapport à l'ensemble de la Grande-Bretagne, la Cornouailles bénéficie d'un air plus doux, d'un temps plus ensoleillé, ce qui permet le développement des cultures légumières et florales et en fait un lieu de repos et de retraite très apprécié.

Les températures réduites au niveau de la mer sont comprises entre 5,5 °C et 7,5 °C en janvier-février et 15 °C et 16,5 °C en juillet ; hivers doux, été tièdes avec une faible amplitude thermique annuelle (7,5 °C à 11 °C). Les températures moyennes mensuelles réelles sont peu différentes des précédentes : de 4,5 °C à 6,5 °C en janvier-février, de 13,5 °C à 16,5 °C en juillet (amplitude thermique annuelle de 7 à 12 °C). Au Sud du Cornwall, la température moyenne annuelle (au niveau de la mer) est de 11 °C. Aux îles Scilly, où le thermomètre ne descend jamais au-dessous de -3 °C, la température moyenne mensuelle est en janvier de 8,3 °C et dépasse 16 °C en juillet. Le nombre de mois sans gelée est supérieur à 6 et peut atteindre 9 sur les côtes les mieux exposées. La durée quotidienne moyenne de l'ensoleillement est de 7,5 heures environ. Le mois le plus froid est assez souvent février (comme en Bretagne) et le printemps est assez tardif, mais la douceur de l'hiver permet le maintien de la croissance végétale. Cette clémence de l'hiver est due essentiellement à la dérive nord-atlantique, prolongeant le Gulf Stream proprement dit, et qui baigne les côtes de l'Ouest de la Manche.

Le climat est d'autre part humide, avec entre 1016 et 1524 mm de précipitations annuelles moyennes. Cependant la côte de la Manche est moins humide avec moins de 1016 mm jusqu'au cap Land's End. Les vents dominants soufflent en effet de l'Ouest et du Nord-Ouest, surtout avec un transport d'air net essentiellement Sud-Ouest de la Cornouailles. Ces vents sont relativement violents atteignant plus de 50 km/h un jour sur 5 à la pointe Sud-Ouest de la Cornouailles. La relative sécheresse des côtes de la Manche se remarque aussi dans la répartition du nombre de jours de pluie : plus de 200 en moyenne par an, mais moins de 200 le plus souvent sur la côte de la Manche à l'Est du Lizard. Dans l'ensemble les régions côtières sont moins arrosées que les régions intérieures plus élevées : parfois moins de 875 mm/an sur la côte du Cornwall contre plus de 1000 mm/an dans les régions intérieures. Les précipitations connaissent un maximum en hiver, diminuent de mars à août avec un second maximum à ce moment-là, avant un second minimum en septembre. Les pluies fines, les brouillards sont fréquents (26 jours/an sur la côte au Sud-Ouest du Cornwall).

On peut prendre comme exemple du climat de la Cornouailles le cas de Falmouth :

Falmouth :

- Température moyenne mensuelle la plus basse : 6,3 °C en janvier-février.
- Température moyenne mensuelle la plus élevée : 15,8 °C en juillet.
- Amplitude thermique annuelle : 9,5 °C.
- Hauteur moyenne annuelle de précipitations : 1 107 mm.
- Nombre de jours de pluie : 207/an. Nombre de jours de neige : 52/an.

Les régions de Cornouailles les plus élevées connaissent un climat marqué par l'altitude avec :

- des températures moyennes plus basses : 14 °C ou moins de moyenne mensuelle de juillet et 2 °C de moyenne mensuelle en janvier au-dessus de 300 m ;
- des précipitations plus fréquentes et plus abondantes : plus de 225 jours de pluie par an sur le Bodmin Moor, de 1 524 à 2 540 mm de précipitations par an selon les sommets ;
- brouillards plus fréquents : 100 jours/an dans le Dartmoor ;
- chutes de neige plus fréquentes : 10 à 20 jours d'enneigement matinal dans le Dartmoor ; ces chutes de neige, peu fréquentes cependant, peuvent être parfois catastrophiques : ainsi, pendant l'hiver 1890-1891 il y a eu jusqu'à 60 cm de neige dans le Devon et le train Penzance-Londres fut bloqué sur un éperon du Dartmoor à 180-200 m d'altitude.

Le climat de la Cornouailles présente de nombreuses ressemblances avec celui de la Bretagne et dans les deux cas le climat océanique a aussi pour caractère l'instabilité et la variabilité du temps.

4) La végétation et les sols :

L'opposition entre les basses surfaces et les sommets montagneux est importante dans le domaine des sols et de la végétation.

Si les plateaux peuvent parfois posséder de bons sols, notamment des terres chaudes correspondant parfois à d'anciennes plages soulevées ou bien à la présence de limons assez fertiles, les hauteurs ont des sols pauvres, acides et lessivés : dans l'Exmoor gréseux les sols sableux sont acidifiés par le lessivage dans un milieu très humide ; dans les régions de sommets granitiques les sols plus grossiers sont également minces et acides, acidifiés davantage par la présence de bruyères, fougères et sphagnum.

Sur les hauteurs s'étend la lande : lande à molinie, nard et carex sur les hautes pentes et les sommets, lande à bruyère sur les basses pentes, descendant parfois au Nord jusqu'au rebord des falaises, lande à bruyère et à ajonc sur les caps les plus ventés. Sur les basses pentes de la forêt climax (climax : terme final de l'évolution naturelle, donc sans intervention de l'homme, d'une formation végétale, en adaptation avec le climat) de chênes, forêt sans doute assez médiocre, ne subsiste plus qu'en de rares endroits, notamment dans les hautes fêtes de 365 et 420 m dans le Dartmoor. Sur les hauteurs les tourbières sont fréquentes, notamment dans les hautes fêtes de vallées peu profondes du Dartmoor, au temps souvent humide, brumeux et froid et au drainage insuffisant.

Ces hauteurs couvertes de landes constituent des pôles répulsifs et au-dessus de 300 m les cultures disparaissent ainsi que toute trace d'habitat pour laisser la place à des pâturages naturels pauvres, autrefois zones de transhumance.

Ces quelques indications sur le relief et le climat permettent d'établir de nombreux points de ressemblance avec la Bretagne : existence de pénélaines étagées, vallées aux versants raides au fond garni de dépôts de solifluction, lamiers de plateaux portant bourgs, villages et fermes, côtes à falaises et à rias, climat comparable à celui du Léon.

Les similitudes sont également nombreuses dans le domaine de la vie agricole.

II) LA VIE AGRAIRE.

1) L'évolution de l'agriculture :

L'agriculture apparaît en Cornwall à l'époque mégalithique (3 000 à 1 500 av. J.-C.). Des ruines de villages préhistoriques existent sur les moors, un peu au-dessus des fermes actuelles.

Après l'arrivée des Celtes dans l'île de Bretagne à partir de 600 av. J.-C. ; l'ensemble Domnonée britannique-Bretagne armoricaine à peuplement britannique s'oppose au Nord de la (Grande-) Bretagne à peuplement gaulois, correspondant à une phase antérieure du peuplement. Dès le Moyen-Âge, sinon avant, la tradition pastorale est en Cornouailles plus importante qu'en Angleterre, mais l'est beaucoup moins qu'en Irlande, en Ecosse et au Pays de Galles. De bonne heure la société cornouaillaise est comme en Bretagne une société paysanne attachée au sol et non une société d'éleveurs.

Après la défaite des Bretons de Cornouailles et la conquête anglo-saxonne le pays est manorisé (le manoir étant l'unité d'exploitation seigneuriale). Les seigneurs seront après 1066 d'origine anglo-française et éventuellement bretonne (de nombreux seigneurs bretons ayant pris part à l'expédition de Guillaume le Conquérant). Mais selon le Domesday Book, sorte de registre cadastral établi en 1085 sous le règne de Guillaume le Conquérant la manoirisation au XI^e était déjà en Cornouailles ancienne et complexe, établie par les Saxons. Les noms des principaux manoirs d'origine saxonne se terminent par le suffixe « ton », ajouté parfois à un mot cornique. Dans l'extrême Nord du Cornwall les paysans sont saxonnisés, mais la toponymie celtique se maintient dans le reste du Cornwall, où le cornique est parlé au moins jusqu'au XVIII^e siècle.

A partir de la fin du Moyen-Âge, et du XV^e au XIX^e siècle, la société et l'économie rurales cornouaillaises sont dominées par les landlords et les squire. Encore aujourd'hui la propriété en Cornwall reste très traditionnelle ; les deux plus gros propriétaires fonciers sont l'Eglise anglicane et le Duché de Cornwall, comprenant un grand nombre de fermes et dont l'administration est située à Lostwithiel. Le Duché de Cornwall est un apanage du fils aîné du souverain britannique (le fils aîné, prince héritier, est en même temps prince de Galles !). Les vieilles familles de la noblesse conservent encore des domaines assez importants où se perpétuent d'anciennes coutumes paysannes.

Les membres de la noblesse terrienne ont souvent été les promoteurs des progrès techniques agricoles (mais qui se sont accompagnés d'un rejet sur les routes et vers les villes des paysans les plus pauvres et des

IMAGES DE CORNOUAILLES

(photos P. Hervé)

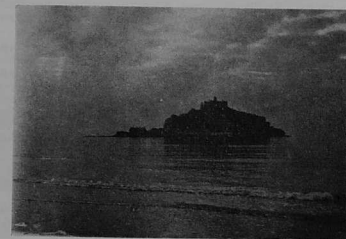


Le petit port de Mouse Hole

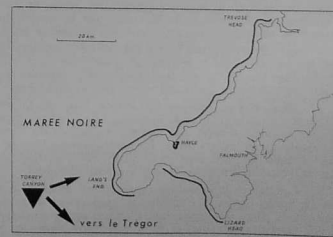
Autour de la crique de Polperro (ci-dessus) les résidences secondaires se multiplient. Invasion touristique, pollution menaçante, la côte de Cornouailles et la côte de Bretagne, au-delà des ressemblances physiques, connaissent des destinées bien proches. Unis dans l'Histoire et la Légende, Cornouaillais et Bretons se retrouveront-ils solidaires devant les problèmes de leurs côtes jumelles ?



Mine d'étain artisanale en ruine



Le mont Saint-Michel de Cornouailles



La marée noire de 1967 en Cornouailles (Penn-Ar-Bed N° 50)

payans prolétariés); ces transformations de l'agriculture ne sont cependant pas particulières à la Cornouailles, mais concernent de nombreuses régions de Grande-Bretagne.

Jusqu'au XVII-XVIII^e siècle l'économie rurale cornouaillaise est fondée essentiellement sur la production de laine travaillée par les artisans locaux, mais aussi par les manufactures de la région : Exeter était à l'époque un marché important pour la serge.

Dès le XVI-XVII^e siècle en Cornwall l'amélioration de la production agricole suppose la clôture des propriétés et a pour but de créer de nouvelles et bonnes pâtures. Les amendements et les engrais commencent à être utilisés. Au XVIII^e apparaissent en Cornwall de nombreuses nouveautés et une société d'agriculture est créée en 1793. De nombreux travaux sont entrepris : en clôture, drainage, chaulage des terres acides tout comme en Bretagne au XIX^e siècle (mais mentionné en Cornwall dès 1758). Cependant le développement de la culture importante. Des assolements complexes apparaissent et vers 1846 en Cornwall on note l'assolement suivant : 1^{re} année : blé - 2^e : orge ou avoine - 3^e, 4^e et 5^e : herbe, vesce, colza, cultures sarclées (navets, pommes de terre, choux, betteraves fourragères, carottes).

À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, les débuts de la révolution industrielle vont entraîner le déclin des tissages artisanaux, mais l'élevage du mouton ne disparaît pas, fournissant en laine brute les usines nouvelles du Yorkshire. Au XIX^e siècle, la construction des voies ferrées aura deux conséquences : la fin de la dépendance à l'égard de la production locale denrées alimentaires, c'est-à-dire de grains essentiellement, et le développement de cultures spéculatives dont la production peut être transportée vers les grands centres urbains et que la douceur du climat rend possible (légumes, primeurs, fruits, fleurs).

L'élevage fait des progrès importants, mais en Cornwall la place occupée par les labours et les cultures reste assez étendue et ce jusqu'à aujourd'hui. Les emblavements atteignent leur maximum pendant les guerres de l'Empire avec dans le même temps un recul des cultures fourragères, ce qui entraîne une crise jusque vers 1850 ; on a ensuite une phase de prospérité jusque vers 1880. Les labours atteignent leur maximum en Cornwall vers 1890, mais après 1880 les importations croissantes de grains déclenchent une nouvelle crise agricole et expliquent les progrès de l'herbe ; mais l'étendue des herbages diminue à partir de 1914 en raison des importations croissantes de viande et de produits d'élevage. L'herbe de fauche atteint son maximum en Cornwall à une époque assez tardive.

Pendant longtemps se sont maintenues en Cornwall des pratiques traditionnelles comparables à certaines pratiques culturelles bretonnes. Comme en Bretagne, les paysans cornouaillais ont utilisé l'écobue avant culture (« beating and burning » : étrépage et brûlement), suivie de cultures continues (surtout de céréales) : 2 ans de blé, 2 ans d'avoine, suivis de 7 à 8 ans de jachère puis d'un nouveau défrichement. Dans les moors en particulier, les cultures temporaires avant retour à l'état inculte étaient fréquentes. Comme en Bretagne les fermes étaient entourées d'un courtill (Iowarth en cornique, Iorzh en breton) travaillé à la houe et cultivé en pois et fèves (cultivées autrefois par les paysans des régions côtières bretonnes). Certains de ces courtills ont été en Cornwall transformés en vergers, notamment dans le Val de Tamar. Dans les deux pays, les paysans font la différence entre terres chaudes et terres froides.

Cependant, à la différence de la Bretagne, il n'y a pas eu en Cornwall de semis d'ajonc ; au contraire, les paysans ont lutté contre la croissance de l'ajonc pour obtenir une jachère herbeuse servant de pâture et qui a subsisté jusqu'à aujourd'hui :

- Bretagne : semis d'ajonc → jachère d'ajonc → cultures sarclées, trèfle.
- Cornwall : lutte contre l'ajonc → jachère herbeuse → ley farming (prairies temporaires).

2) Les aspects actuels de la vie agricole :

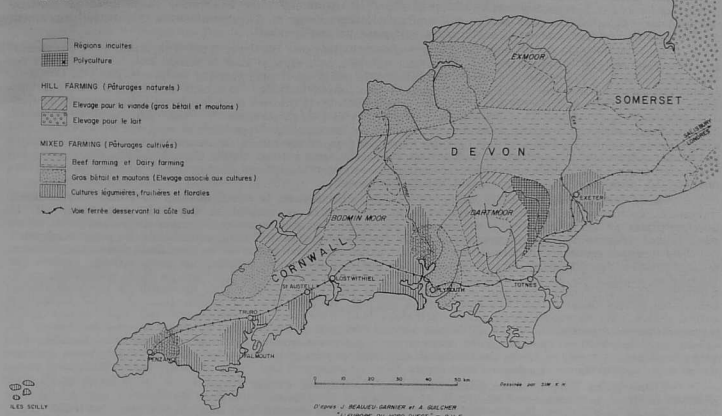
L'agriculture est en Cornouailles une activité importante qui occupait il y a quelques années environ 10 à 15 % des actifs, ce qui est une proportion nettement supérieure à celle de l'ensemble du Royaume-Uni où la part du secteur primaire (agriculture, pêche et mines) parmi les actifs est maintenant inférieure à 3 %. C'est là un trait commun avec la Bretagne où la proportion des agriculteurs parmi les actifs est nettement supérieure à la moyenne française (environ le double de celle-ci).

La surface utilisée par l'agriculture représente environ 60 % de la surface totale. Les régions de moors ne sont pas utilisées par l'agriculture, si ce n'est pour y faire pâturer des moutons. Mais il subsiste parfois en bordure des moors de petites exploitations gagnées par défrichement à des moments de pression démographique ou sur les moors du Cornwall de petites exploitations créées par des mineurs.

Mais si l'on excepte les moors, plus de la moitié de la région est en herbe. La Cornouailles est trop à l'Ouest, à un climat trop humide, trop venté pour être consacrée aux cultures. L'existence d'hivers doux, d'un air humide permet une bonne croissance de l'herbe, une saison végétative plus longue, une alimentation plus facile du bétail en hiver. La croissance de l'herbe est possible dès la fin février jusqu'à la fin octobre avec deux maxima de printemps et d'août. Mais il ne faut pas oublier que la place importante occupée par l'herbe est aussi le résultat d'une évolution évoquée ci-dessus.

Les terres labourables représentent environ la moitié des terres en Cornwall, le tiers seulement en Devon. Mais certaines terres labourables correspondent à des herbages qui sont défoncés et réensemencés. Les cultures proprement dites occupent une étendue relativement faible : dans le Devon les prairies temporaires occupent les 2/3 des terres labourables et 60 % des terres agricoles sont en herbe ou en fourrage. En Cornwall les prairies temporaires sont aussi étendues que les cultures, mais dans l'extrême Ouest plus des 3/4 des terres sont occupées par les prairies permanentes et temporaires. En outre, parmi les cultures, certaines cultures de céréales sont destinées à nourrir le bétail. Le paysage rural est un mélange de prairies permanentes, de prairies temporaires

L'AGRICULTURE EN CORNOUAILLES



et de cultures et l'on peut distinguer trois sortes de champ : labouré constamment, en labours ou en herbages, en herbages constamment.

C'est la principale activité agricole dans le Sud du Devon au début des années soixante le montre de façon nette : production laitière : 31 % du revenu — élevage du bétail pour la viande : 23 % — élevage des moutons et production de laine : 12 % — élevage des porcs : 9 % — production d'œufs : 7 % soit plus de la moitié du revenu fourni par l'élevage des bovins et plus des 4/5 par l'élevage en général.

L'élevage des moutons, autrefois important, se maintient. Il est pratiqué sur les landes des hauteurs granitiques ou gréseuses en pâture semi-libre, ou sur des parcelles closes à des altitudes plus basses, mais parfois situées au milieu des landes. L'élevage du mouton à longue laine du Devon recule devant celui des races à fibre courte.

C'est surtout l'élevage des bovins qui a pris le plus d'importance, soit élevage laitier, soit élevage d'emboche. L'étude du revenu agricole dans le Sud du Devon au début des années soixante le montre de façon nette : production laitière : 31 % du revenu — élevage du bétail pour la viande : 23 % — élevage des moutons et production de laine : 12 % — élevage des porcs : 9 % — production d'œufs : 7 % soit plus de la moitié du revenu fourni par l'élevage des bovins et plus des 4/5 par l'élevage en général.

La production laitière a quadruplé depuis la période 1924-25, doublé depuis 1938-39. Environ 25 à 30 % du bétail est utilisé pour la production de lait destiné à l'approvisionnement des centres locaux et de Londres. Moins du tiers de la production est vendu à l'état frais dans la région, près des 5/6 sont vendus dans la région londonienne après transport en train. Cependant dans la majeure partie du Cornwall et de l'Ouest du Devon, l'éloignement par rapport à Londres ou par rapport à un axe ferroviaire important empêche la spécialisation dans la production de lait frais ; c'est ce qui a entraîné le développement de la production de beurre et de conserves de lait à l'Est du Devon et dans la région au Sud du Canal de Bristol (donc en partie en dehors de la Cornouailles).

L'élevage laitier s'est développé dans l'ensemble de la Cornouailles, mais surtout dans le Devon méridional et sur la bordure Est du massif de Cornouailles. Les races rouges du Devon ne sont élevées pour le lait (en partie seulement) que dans le Sud du Devon. Une des races les plus élevées est celle de Guernsey qui produit un lait riche en matière grasse (comme la pie-noire bretonne). Mais les rendements laitiers sont faibles (il en est de même si l'on compare la pie-noire bretonne aux Frisonnes) pour les Guernsey et dans l'ensemble le rendement laitier est un des plus bas du Royaume-Uni, ce qui vient du fait que le bétail reste fréquemment élevé par pâture en plein air sur prairie permanente. Le petit lait, obtenu après barattage du lait a permis le développement de l'élevage des porcs, trois fois plus nombreux en moyenne dans la région que dans le reste de la Grande-Bretagne.

L'élevage pour la viande s'est développé dans l'ensemble de la région mais plus particulièrement dans l'Est et le Centre du Devon et dans la majeure partie du Cornwall, avec prédominance des races rouges du Devon.

Les cultures procurent des revenus beaucoup moins importants que l'élevage. Comme en Bretagne la culture des céréales a beaucoup reculé, même si elle s'est maintenue plus longtemps, jusqu'après la dernière guerre dans le Cornwall. Le plus souvent est semé un mélange d'orge et d'avoine (comme cela se fait également en Bretagne) récolté en grains, ou en fourrage vert pour nourrir le bétail.

Dans une région où l'élevage prédomine on peut distinguer plusieurs types d'exploitation et d'économie agricole. Tout d'abord d'élevage sur des pâturages naturels, avec élevage pour la viande soit des bovins, soit des moutons : c'est le « hill farming » type d'exploitation le moins développé, pratiqué sur la côte Nord de Cornwall, autour du Dartmoor et dans la région de l'Exmoor. Le « mixed farming » concerne des régions beaucoup plus d'assolement long (3 années de culture avec existence de prairies temporaires ou labourées avec système 3 + 4 ans de céréales puis quatre à six ans de pâture avec en général le système 3 + 3 ou 4 + 4. On peut distinguer un premier type de « mixed farming » avec élevage de bovins et de moutons associé aux cultures et (dairy farming). La véritable polyculture (comparable à celle pratiquée en Bretagne il y a vingt ou vingt-cinq ans) est très rare, si ce n'est sur le versant Est du Dartmoor.

Parmi les cultures, exceptées celles de céréales, c'est surtout le développement de cultures spécialisées, légumières, fruitières ou florales qui caractérise la Cornouailles et surtout le Cornwall proprement dit. Le développement de ces cultures est rendu possible par la douceur des hivers et des nuits de printemps en raison des influences maritimes, par la présence de sols fertiles (présence de limons, sols chauds des plages soulevées), par l'existence d'engrais et d'amendements marins. Elles sont pratiquées sur la côte Sud, abritée par le corps de la presqu'île des influences septentrionales et en des endroits situés à l'abri des vents d'Ouest, arrêtés par les hautes terres. Elles se sont surtout développées autour de Penzance et des baies du Mont-Saint-Michel et de Saint-Ives (à l'abri des hauteurs du Land's End), sur la rive Ouest de la ria de Falmouth (à l'abri du Carnmenellis), sur la rive Ouest de la ria de Plymouth (à l'abri du Bodmin Moor et des hauteurs de Saint Austell) et autour d'Exeter (relativement abrité par le Dartmoor). Mais c'est aussi la construction des voies ferrées qui a permis aux agriculteurs du Cornwall de développer des productions spécialisées en étant assurés de trouver des débouchés (c'est là aussi un autre point commun avec le développement des cultures légumières du Léon). En effet, les légumes, fruits et fleurs du Cornwall sont transportés rapidement vers les centres urbains où une partie de la population peut acheter tôt et à prix élevé : Londres et les centres industriels des Midlands.

Citons parmi les principales productions : les choux-fleurs d'hiver (brocolis) de Noël à fin février, les pommes de terre primères (soit les 2/3 de la production britannique) récoltées de mars à mai et cultivées surtout autour de Penzance, dans le Val de Tamar et la ria de Plymouth où sont cultivés aussi les fruits (fruits rouges notamment, comme l'on cultive en Bretagne les fraises autour de Plougastel-Deaoulas). Les îles Scilly (ou Sorlingues) au climat particulièrement doux se sont spécialisées dans la culture des fleurs qui occupent 8000 ha et dont la floraison en plein air commence dès les premiers jours de janvier et dure jusqu'en avril et qui sont expédiées, coupées, vers Londres.

Ces cultures spécialisées pratiquées pendant toute l'année sur les mêmes terres et sur de toutes petites parcelles occupent près des 2/3 des sols de la région de la côte Sud du Cornwall. Cependant l'élevage ne perd pas tout à fait ses droits et les fermes d'une certaine étendue ont une partie de leurs terres en dehors de la zone légumière occupée par l'herbe et tournée vers l'élevage.

3) Structure et paysage agraires :

Comme la Bretagne actuellement la Cornouailles reste une région de petites et moyennes exploitations, ce qui n'est pas contradictoire avec l'existence de grandes propriétés exploitées par des fermiers. En Cornwall, jusqu'à une date récente, les fermes sont de dimension moyenne avec une superficie comprise le plus souvent entre 8 et 40 ha. Mais près de la moitié des exploitations ont moins de 8 ha, même si une part importante des exploitations a entre 20 et 40 ha. Les exploitations les plus petites se situent à l'extrême Ouest où elles sont souvent minuscules et dans le Val de Tamar : il peut s'agir d'exploitations consacrées aux cultures légumières ou fruitières ou à l'élevage laitier. Dans le Devon, les exploitations sont dans l'ensemble plus étendues avec assez souvent une superficie de 20 à 40 ha, mais environ la moitié des exploitations ont moins de 20 ha. Contrairement aux autres régions d'Angleterre il y a dans le Devon peu de petites exploitations et surtout peu de très grandes exploitations : 73 % des exploitations ont 10 à 120 ha (61 % pour l'Angleterre).

La Cornouailles garde par rapport au reste de la Grande-Bretagne, non seulement une proportion plus grande d'agriculteurs parmi les actifs, mais aussi une population rurale relativement plus nombreuse : près de la moitié de la population dans un pays fortement urbanisé (la population urbaine représente plus de 80 % de la population britannique) ; c'est là aussi un point commun avec la Bretagne. La Cornouailles ne possède pas de grandes villes et une seule ville y dépasse 100 000 habitants (Plymouth). La densité de population y est deux fois plus faible que dans l'ensemble du Royaume-Uni (environ 115 000 h. sur environ 10 500 km², soit 110 h./km² contre 230 h./km² pour l'ensemble du Royaume-Uni) ; elle ne dépasse pas 50 h./km² pour les districts purement agricoles.

L'habitat est donc en grande partie un habitat rural, permanent au-dessous de 300 m d'altitude. Cet habitat est fortement dispersé avec de nombreux groupes de fermes ou des fermes isolées.

Cette forme d'habitat peut être héritée directement du paysage établi par la population celte, notamment en Cornwall où la mise en place des centres ruraux s'est faite en plusieurs étapes. L'organisation manoriale semble s'y être établie dans une seconde phase en se surajoutant à l'habitat ancien : les villages ne coïncident pas avec les manoirs sauf dans un seul cas ; d'autre part les paroisses religieuses, avec existence

d'enclaves dans les paroisses voisines, correspondant à l'ancien semis d'églises celtiques, ont survécu à la création de paroisses urbaines, créées vers le XII^e siècle pour faciliter le paiement de la dime.

Par contre, dans certains cas, la dispersion a pu être un fait second à partir d'un village central, notamment dans le Devon où l'on a, à une époque ancienne, des villages nucléaires entourés de champs ouverts, dans des régions où prédomine maintenant l'habitat dispersé avec des hameaux et fermes isolées et paysage de bocage. De façon un peu comparable, en Cornwall, à partir du XVII^e-XVIII^e siècle, les villages se dépeuplent au profit des groupes de fermes. Cette dispersion coïncide avec les progrès de l'élevage et des pâtures et a pu accompagner le développement des enclosures pièce à pièce et la mise en culture progressive du sol auparavant libre ou inculte. Selon les documents d'archives on rencontre à la fin du Moyen-Âge en Cornwall presque tous les types d'habitat et la répartition actuelle de l'habitat résulte d'une évolution.

On peut distinguer en Cornwall tout d'abord les groupes de fermes — que l'on peut aussi appeler village — (les fermes indépendantes y sont rarement plus de vingt) et les fermes isolées. En Cornwall, ces groupes de fermes sont souvent situés sur les bords des plateaux cultivables au contact d'une tête de vallon permettant un passage facile vers les landes ou les sources. Ils forment souvent une couronne autour des moors, souvent menacée d'empiètement et source de disputes. Ces disputes cependant n'empêchent pas l'échange entre voisins nécessaire pour les gros travaux.

L'habitat aggloméré est important dans les régions littorales ou à l'Est du Cornwall : notamment à l'extrême Ouest du comté, sur les plateaux du Nord-Ouest et dans la partie centrale du Cornwall. Les villages côtiers sont situés à l'embouchure de vallées encaissées et ont souvent peu de place pour se développer.

Plus importants, les bourgs se sont développés autour des églises paroissiales situées sur les plateaux cultivables (cas fréquent en Bretagne). Les bourgs corniques sont anciens et les 2/3 des paroisses urbaines (équivalent des communes) possèdent un bourg. Actuellement les bourgs les plus petits déclinent, par contre les plus gros se développent avec concentration de la main-d'œuvre agricole.

On retrouve en Cornwall une hiérarchisation de l'habitat, semblable à celle de Bretagne et de plusieurs pays celtiques et étudiée par M. Flatrés, notamment sous ses aspects toponymiques. Le Cornwall était divisé autrefois en hundreds, qui ont perdu de leur importance et qui correspondaient aux « pou » bretons (même racine que pagus en latin qui a donné le mot français pays) ou pays dont l'existence est rappelé par certains noms de pays comme le Pôher. Le Cornwall comprenait six hundreds dont cinq ont des noms pré-saxons : Penwith, Kerrier, Pyder, Powder, Trigg (anciennement Trigger = Tregor, divisé en 3 : Trigg, Lesnewth, Stratton) et Wivel. Comme de nombreux pou bretons, les hundreds bordent la mer et s'étendent jusqu'à une crête-frontière et sont souvent limités par les estuaires et les rivières. Ces hundreds étaient divisés en paroisses religieuses, correspondant aux anciennes églises celtiques (lan). Ces paroisses pouvaient être comme en Bretagne divisées en quartiers correspondant aux trèves :

	Breizh Bretagne	Kerneveur Cornwall	Kembre Pays de Galles	Iwerzhon Irlande	Manav Ile de Man
Pays-nation	Bro	Pow (Hundred)	Centref	Triocha Tead	Sheading
Pays	Pou		Cwmwd	Baile Biadhtaigh	
Paroisse	Plou	(Lan)	(Llan ?)	Baile	Treen
Trève	Trev	Trev	Tref		Quaterland

Comme en Bretagne, l'opposition est faite entre l'habitat rural et l'habitat urbain, sous sa forme la plus simple (bourg), entre l'habitat agricole et non agricole :

	Foyer, maison, terroir agricole avec formes variées d'habitat	Habitat non agricole	Bourg
Breizh	Ker	Ti, Toul, Kroaz Kroazhent	Bourc'h Bourk Trevglas Treflan
Kerneveur	Trev		
Kembre	Tref	Pentref	
Iwerzhon	Baile		
Manav	Balla, Balley	Balley mergee	Ballakilly

L'habitat particulier, parfois considéré comme autonome, des ouvriers-paysans, des artisans agricoles, des journaliers, des valets de ferme porte des noms particuliers :

	Breizh	Kerneveur	Kembre
	Pennti	Chy ≠ Tref (grande ferme)	Bwthyn (= cottage en anglais)

Les dédoublements de ferme, avec toponymie différenciée, se rencontrent en Cornwall comme en Bretagne :

Breizh	Kerneveur	Kembre	Manav
Huella ≠ Izella	Wartha ≠ Gollas	Uchaf ≠ Isaf	
Vraz ≠ Vihan	Veor ≠ Vean	Fawr ≠ Fach	Moovar ≠ Beg

La Cornouailles est non seulement une région d'habitat dispersé, mais aussi comme la Bretagne, une région de bocage avec des parcelles closes de haies vives sur talus ou sur mur de pierres sèches. En fait en Cornwall la haie est peu répandue et est d'origine récente (hedge veut dire plutôt ici talus que haie), alors que la construction de talus, bien attestée dès le XVII^e siècle, est d'origine ancienne et pourrait remonter à l'époque préhistorique. Si le talus cornouaillais en Bretagne est un talus de terre souvent très large, celui du Cornwall est revêtu de pierres d'un ou des deux côtés, mais des murs-tas existent aussi; dans la région de Penzance, outre les murs et les talus, existent des haies de tamaris protégeant les cultures de primeurs des vents marins. Le paysage actuel est le résultat d'une évolution avec clôture progressive des terres avec mise en culture sur les bords des parcelles existantes et enclôture pièce par pièce, séparant notamment les terres cultivées des terres incultes ou utilisées comme pâturages. En Cornwall, au début du Moyen-Age, prédominent les champs ouverts; à partir du XIII^e-XIV^e siècle, les courtils sont clôturés, les seigneurs enclosent parcs et pâtures; le mouvement d'enclôtures reprend à la fin du XVI^e siècle et peu de champs ouverts subsistent; vers 1840, les champs ouverts ont, soit disparu, soit ont été abandonnés ou enclos en partie et transformés en champs lanierés.

Le parcellaire du Cornwall présente aussi des aspects particuliers : les champs lanierés sont nombreux; de vastes terroirs lanierés existent autour des anciennes villes corniques séparés des terroirs voisins par un talus, un chemin, une limite paroissiale. Les champs lanierés se trouvent dans tout le Cornwall sauf en certains endroits trop accidentés du littoral; ils sont fréquents autour des moors, dépendent de villages, de fermes isolées ou groupées; ils sont souvent en contact ou à l'emplacement d'anciens méjous (terroir à champs ouverts en pays de bocage). Même quand il n'y a pas de terroir lanieré proprement dit, les champs réguliers sont souvent allongés, avec parfois des côtés incurvés régulièrement, en adaptation à la pente ou au relief. Les terroirs irréguliers importants se trouvent sur les pourtours des moors, parfois associés à des méjous (Gwael) ou à des champs lanierés. Dans le Nord du Cornwall et le Nord-Ouest du Devon existent des champs orientés, dont on s'est demandé s'ils ne sont pas des vestiges d'un cadastre préhistorique en rapport avec des alignements mégalithiques. Les groupes d'enclos moyens et petits, fréquents en Cornwall, sont d'origine très ancienne et remonteraient à l'Age du Fer ou du Bronze.

La vie agricole de Cornouailles présente de nombreuses ressemblances avec la Bretagne : importance de l'élevage et de l'élevage laitier, cultures de primeurs sur la côte Sud comparables à celles du Léon, dispersion de l'habitat et paysage de bocage résultat d'une évolution complexe, prédominance des exploitations petites et moyennes. Cependant en Cornouailles, l'abandon de la culture des céréales et les progrès de l'élevage ont été plus précoces, même si à l'époque actuelle ils semblent s'être ralentis. Cette similitude avec la Bretagne se retrouve pour les activités autres qu'agricoles.

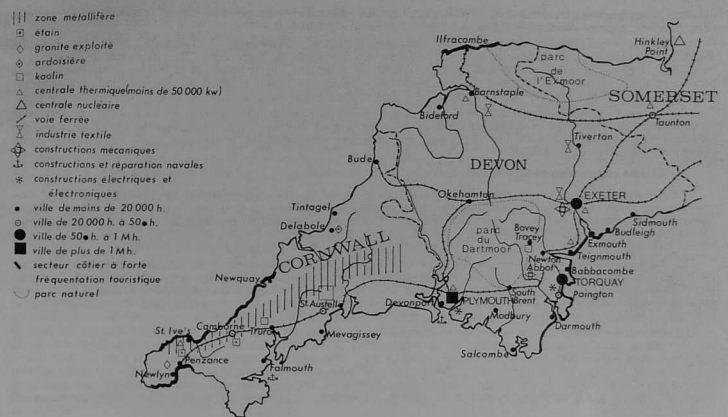
III) LES ACTIVITES NON AGRICOLES

1) Mines, carrières et activités industrielles :

a) l'exploitation minière :

Massif ancien, la Cornouailles possède de nombreux gisements métallifères, comme la Bretagne; mais là aussi, bien peu sont actuellement exploités. La Cornouailles possède des gisements d'étain, de cuivre, de plomb, de zinc, de minerai de fer, de tungstène. La plupart des gisements sont situés dans une ceinture de 15 km de large environ depuis le Nord du Land's End jusqu'au Sud du Bodmin Moor. Les minerais se sont mis en place lors des intrusions granitiques lors du refroidissement de gaz volatiles dans des fissures ou se sont déposés des complexes métalliques.

Les deux minerais les plus exploités ont été celui de cuivre et surtout celui d'étain, dès l'époque préhistorique où les deux métaux étaient nécessaires pour fabriquer le bronze. Déjà il y a 4 000 ans l'étain était recherché le long des rivières, puis des mines d'étain ont été établies dès l'Antiquité où le commerce de l'étain était important à travers la Gaule en direction du bassin méditerranéen, en relations avec les Phéniciens, puis avec les Grecs et les Romains; les îles Cassitérides, très connues dans l'Antiquité et d'où venait l'étain, correspondraient pour certains aux îles Scilly. Les Romains vont développer l'exploitation minière. Cette activité est encouragée beaucoup plus tard par Elizabeth I (1558-1603) à une époque où l'usage de la vaisselle d'étain est encore d'un usage courant. La production des mines d'étain et de cuivre est importante aux XVIII^e-XIX^e siècles (à une époque où les canons sont encore en bronze), mais les minerais ne sont pas travaillés sur place mais envoyés vers les fonderies du Sud du Pays de Galles. Cependant au XX^e siècle les mines déclinent, en raison de l'épuisement des réserves, de l'inondation des mines (pour lutter contre celle-ci la machine de Newcomen, conçue en 1710, a été utilisée à une date précoce) et de la concurrence étrangère (concurrence des U.S.A., puis de la Zambie, du Zaïre actuels et du Chili pour le cuivre, concurrence de la Malaisie, de la Bolivie, de l'Indonésie pour l'étain). La renaissance est de moins en moins possible en raison de l'inondation des mines et après les fluctuations économiques de l'entre deux guerres. Aussi l'exploitation minière est-elle en voie d'extinction et la production annuelle courante n'est plus que d'environ 1 000 tonnes d'étain pur, fournies par les mines de Gevor et South



LA CORNOUAILLES: ACTIVITES NON AGRICOLES

Crofty, ce qui ne représente que 5 % de la consommation nationale. L'extinction de l'exploitation a été ralentie par la réouverture récente de quelques mines et la reprise de la production de certaines autres pendant la seconde guerre mondiale; il est également question actuellement de tirer le peu d'étain, qui peut y être contenu, en exploitant les terrils et les déblais.

b) Les carrières :

Elles fournissent trois ressources exploitées également en Bretagne : le kaolin surtout, les ardoises et le granit.

Les kaolins sont le résultat de l'altération des feldspaths potassiques des granites. La kaolinisation est surtout importante dans le district de Saint Austell où se trouve la principale carrière de kaolin; sur une zone de 14 km d'Est en Ouest et de 6 km du Nord au Sud on y trouve 100 points d'exploitation dont 35 en activité. Le kaolin y est travaillé par un procédé hydraulique : dans les carrières à ciel ouvert, les jets d'eau contre la paroi exploitée brisent le matériel altéré et séparent grossièrement le kaolin du mica et du quartz. La séparation finale est faite dans des cuves où une partie du mica est récupéré, le reste se perdant avec les grains de quartz. Quartz et mica perdus sont déversés en tas coniques scintillant sous le soleil.

À Bovey Tracey, sur le versant des Dartmoor, l'exploitation du kaolin se fait dans des conditions différentes. À une époque ancienne le kaolin a été entraîné par les rivières du Dartmoor et déposé au Tertiaire dans un lac occupant un fossé d'effondrement. Il y a également du lignite dans les dépôts lacustres; ce lignite présente un intérêt géologique mais n'a pas de valeur commerciale, sauf en cas d'extrême nécessité, comme pour chauffer les serres des îles Anglo-Normandes en 1945. Il existe enfin une troisième exploitation peu importante près du Bodmin Moor, exploitée par la même entreprise que les deux autres gisements.

La production de kaolin s'est accrue depuis l'entre-deux guerres, elle a plus que doublé de 1930 à 1959 atteignant 1 250 000 tonnes à cette dernière date et atteignant 2 800 000 t en 1969. Plus des 3/4 de la production sont fournis par le gisement de Saint-Austell. Le kaolin de Bovey Tracey est travaillé sur place (porcelaine, tuyaux vernissés, cheminées en tuiles). Le kaolin de Saint-Austell est en partie utilisé sur place pour la fabrication du papier et des étoffes, mais une partie de la production est utilisée par l'industrie de la céramique du Nord du Staffordshire (partie Ouest des Midlands). Mais c'est surtout l'exportation qui a entraîné les progrès de la production de kaolin qui constitue le premier des produits exportés à l'état brut par le Royaume-Uni. L'exportation est faite surtout par le petit port voisin de Par et les 2/3 de la production sont exportés surtout vers les Etats-Unis pour la fabrication de papier glacé de haute qualité et la papeterie utilise la moitié de la production. Il n'y a pas, contrairement à la Bretagne de risque d'arrêt immédiat de la production, mais il s'agit ici d'une

matière première n'ayant entraîné la création que de peu d'industries et qui est surtout exportée à l'état brut vers d'autres régions du Royaume-Uni ou vers l'Amérique du Nord.

Le Cornwall possède également des carrières d'ardoise, notamment à Delabole, mais la demande d'ardoises est réduite par la concurrence de l'amiante et des tuiles de terre cuite. Des carrières de granit sont exploitées dans les massifs granitiques, mais le granit est remplacé par le béton et le bitume pour lesquels des pierres d'autres sortes sont utilisées. La mécanisation a également réduit le nombre d'emplois dans les carrières de granit : ainsi à Newlyn, où le granit du Land's End est acheminé vers les caboteurs par bande transporteuse.

Au total les mines et carrières de Cornouailles emploient environ 6 000 personnes, dont 4 300 environ pour l'exploitation du kaolin, et le nombre d'emplois dans ce secteur diminue. Si l'exploitation du kaolin est dans une situation relativement favorable, les ardoisiers et granitiers cornouaillais n'ont pas plus de raisons d'être optimistes que ceux de Bretagne.

c) une région sous-industrialisée :

L'industrie occupe vraisemblablement environ 25 % de la population active, ce qui est peu et si l'on regarde une carte de l'industrie britannique, la Cornouailles apparaît comme un grand blanc. Cette région, manquant de charbon, est restée au XIX^e siècle à l'écart de la révolution industrielle, et actuellement l'énergie est fournie essentiellement par plusieurs petites centrales thermiques (moins de 100 000 Kw de puissance) et par la centrale nucléaire d'Hinkley Point dans le Somerset (plus de 500 Mégawatts de puissance).

La Cornouailles est comme la Bretagne une région périphérique négligée par le développement industriel qui s'est fait sous le signe d'une double concentration, financière et géographique, avec apparition de déséquilibres entre régions. Là aussi toutes les ressources ne sont pas valorisées sur place et de nombreuses activités sont en crise. La Cornouailles ne possède pas d'industries lourdes, ce qui, pour le développement de ses industries de transformation, la rend dépendante à l'égard des autres régions du Royaume-Uni.

Un certain nombre d'industries sont d'origine ancienne liées à l'utilisation des ressources locales. L'élevage du mouton a permis dès le Moyen-Âge le développement de l'industrie textile et le travail de la laine est ancien à Exeter mais aussi dans le Cornwall, dans l'Est duquel s'est aussi développé le travail de la soie. Dans le Devon l'industrie de la laine est tournée vers la fabrication de tapis et de couvertures. Les tanneries d'Exeter ne sont plus qu'un souvenir, mais le cuir reste travaillé dans l'intérieur du Cornwall. La papeterie et l'impression sont assez développées (cela est à rapprocher de la relative importance des papeteries en Bretagne), ainsi que le travail du bois.

A une époque plus récente se sont développées la fabrication d'explosifs au Sud de Redruth, de peintures à Paignton, de matériel minier à Camborne-Redruth, important centre de technologie minière, en liaison avec l'exploitation des minerais locaux.

Plus récemment des industries ont été installées en Cornouailles dans le cadre de mesures de décentralisation (comme en Bretagne) à partir de la région de Londres et des Midlands : industrie textile à Tiverton, Barnstaple, fabrication de pièces pour turbines à Newton Abbot, pour avions et voitures à Exeter, de matériel pour radio, télévision et téléphone à Plymouth et à Torquay (la Cornouailles aurait-elle aussi une « vocation électronique ») en raison d'un sous-emploi féminin important.

Mais les principaux centres industriels sont deux ports, même si la vie portuaire et maritime est en déclin. Les chantiers de construction et de réparation navales se sont développés à Plymouth et les arsenaux de l'Amirauté à Devonport, près de Plymouth emploient plus de 20 000 personnes soit environ le quart des travailleurs de l'industrie en Cornouailles. On peut en cela comparer Plymouth-Devonport à Brest. A Falmouth, située également au bord d'une large ria, a été construite une cale sèche pouvant accueillir des pétroliers de plus de 65 000 t de port en lourd et de 200 m de long. Les chantiers de réparation navale de Falmouth, réputés pour leur travail sur les pétroliers devaient être agrandis avec la construction d'une nouvelle cale sèche devant créer des emplois supplémentaires, mais avec le risque de concurrence de Milford Haven, port pétrolier situé au Sud-Ouest du Pays de Galles. On a donc sur la côte Sud de Cornouailles l'équivalent de Brest, mais réparti sur deux centres côtiers différents.

La faiblesse du développement industriel explique la faiblesse du développement urbain. Plymouth avec plus de 200 000 habitants est la principale ville de la région et y fait figure de capitale. Bien loin derrière, Exeter ne groupe que 80 000 habitants, est un centre administratif, le siège d'un évêché et d'une Université, et un centre industriel important (brasseries, impression, papeterie, textile, confection) ainsi qu'un carrefour commercial à la limite Est du massif de Cornouailles. L'activité touristique fait l'importance de Torquay (50 000 h), l'activité minière celle de Camborne-Redruth (36 000 h). Les autres centres urbains sont encore moins importants : Paignton (30 000 h), Saint-Austell (25 000 h) vivant de l'exploitation du kaolin, Penzance (19 500 h) à l'extrémité du Cornwall, Newton-Abbot (18 000 h), Falmouth (15 500 h), Truro (13 500 h) capitale religieuse et chef-lieu administratif du Cornwall. Ces petites villes, assez nombreuses, sont essentiellement des villes-marchés possédant quelques industries liées à l'origine à l'agriculture.

2) Les activités liées à la mer :

a) le déclin de la pêche :

Comme en Bretagne, la pêche était assez active jusqu'à l'époque récente avec de nombreux petits ports sur les anses et baies des côtes cornouaillaises. Il s'agissait d'une pêche côtière, de type artisanal, avec surtout pêche aux poissons de fond et aux crustacés, mais aussi avec des pêches plus spécialisées : pêche à la sardine en été et au hareng à Newlyn, à la sole et la plie à Plymouth, au hareng et au maquereau à Saint-Ive's. Mais

aujourd'hui les ports de pêche sont très peu importants à l'échelle britannique, par rapport aux ports de pêche industrielle de la Mer du Nord ou même par rapport aux ports de pêche de la côte Sud du Pays de Galles. La pêche ne s'est pas modernisée et est actuellement en sérieux déclin. Elle n'a pas su tirer parti de la grande variété de poissons liée à la présence de différentes masses d'eau. Les petits ports de pêche cornouaillais manquent de capitaux, leur trafic (tant pour la pêche que pour le commerce) a été freiné par la rigueur de la protection douanière ; ils manquent aussi, par rapport aux grands ports de pêche de la côte Est de la Grande-Bretagne de bonnes relations ferroviaires avec les principaux centres de consommation. Le déclin de la pêche s'explique aussi par la concurrence de l'« industrie » touristique et notamment celle de la navigation de plaisance.

Actuellement la pêche n'occupe plus que 1 750 à 2 000 personnes, soit moins du dixième du nombre des pêcheurs britanniques (il en va différemment en Bretagne, où le Finistère à lui seul groupe 1/4 des marins-pêcheurs français, fournit 1/5 des apports en poisson et la moitié des apports en crustacés). Au total, les mines, les carrières et la pêche n'occupent qu'environ 1/60 de la population active et la part de ces activités diminue avec l'éclat absolu, mais aussi relatif par rapport au tourisme en développement.

b) atonie de la vie portuaire :

Les principaux ports de commerce de la région sont Plymouth et Falmouth. Plymouth est bien placée au centre de la côte et dispose d'un excellent port en eau profonde ; le développement des voies de communication (pont de Saltash, lignes de ferry) améliore la qualité de sa position. Mais Plymouth, port de commerce et de voyageurs occupe une place de second rang parmi les ports britanniques. La ville proprement dite est éloignée du port et est entourée d'un arrière-pays peu actif. Il n'en a pas toujours été ainsi et sous le règne d'Elizabeth I, Plymouth était un port important fournissant au royaume d'Angleterre, équipages, explorateurs, corsaires et navires de guerre. La situation de Plymouth à l'entrée de la Manche favorisait l'association du commerce maritime et de la marine de guerre. Pendant longtemps Plymouth a été un port de relâche comme Brest du côté français, mais comme Brest a souffert de la concurrence de Cherbourg, Plymouth a connu celle de Southampton. Brest et Plymouth sont éloignées de la capitale et des régions les plus développées, sont entourées d'un arrière-pays peu industrialisé et restent des ports de guerre.

Falmouth est également située sur une ria assez large et aux eaux profondes, est située plus près de la mer, mais avec peu d'espaces pour se développer. Il s'agit aussi d'un port de second rang connaissant des handicaps comparables à ceux de Plymouth. Les autres ports de commerce — Penzance, Truro, Par, Dartmouth, Exmouth, Exeter — sont des ports secondaires de très faible importance si ce n'est Par animé par l'exportation du kaolin.

c) le développement du tourisme balnéaire :

Comme la Bretagne, la Cornouailles connaît un développement important du tourisme, et peut-être y a-t-il aussi de l'autre côté de la Manche des officiels qui parlent de « vocation touristique » de la Cornouailles comme solution aux problèmes de plusieurs autres activités en difficulté.

La publicité présente la côte Sud de la Cornouailles comme la Riviera cornouaillaise, expression prétentieuse qui voudrait faire croire que les régions côtières méridionales de Cornouailles possèdent un climat méditerranéen. Cependant si cette expression ne se justifie pas, il n'en reste pas moins que le climat des côtes Sud est doux et clément pendant toute l'année par rapport à l'ensemble de la Grande-Bretagne. La Cornouailles bénéficie des influences adoucissantes de l'océan ; la température de surface des eaux marines augmente après la mi-été, prolongeant l'été effectif ; le gel et la neige sont rares en hiver à basse altitude. Même si la majorité des vacanciers prennent leurs congés en juillet-août, les possibilités de séjour dépassent le cadre de ces deux mois et le nombre des visiteurs hivernaux est d'ailleurs assez important. De nombreux retraités et personnes âgées s'installent d'autre part à demeure en Cornouailles et représentent souvent une proportion importante de la population des petites villes côtières : 18 à 21 % de la population des districts côtiers, 27 % des districts touristiques urbains, 43 % de la population de Sidmouth. Avec le développement du tourisme la nature de l'habitat est transformée et de nombreuses chaumières cornouaillaises ont été transformées en résidences secondaires.

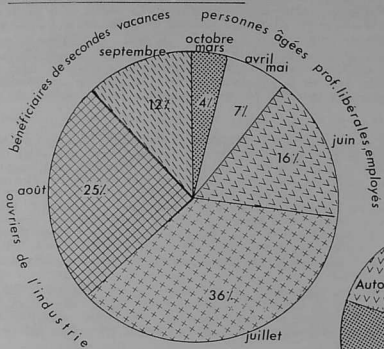
Dans l'ensemble les lieux de villégiature restent petits ; il s'agit de villages de pêcheurs situés sur de petites anses et dont certains se sont nettement développés depuis deux siècles. Les touristes sont attirés par certains aspects de la région : climat plus doux, petits ports tranquilles et vieillots, côte découpée, paysages particuliers par rapport au Bassin de Londres, histoire, légendes et toponymie particulières à la Cornouailles, le tout créant une apparence romantique, attractive en matière touristique.

Le développement de l'« industrie » touristique a accéléré le déclin de la pêche. Les petits établissements côtiers survivent et parfois prospèrent, mais en ayant changé de fonction.

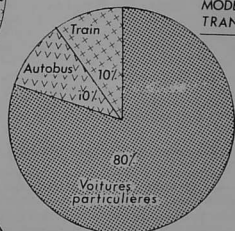
La plupart des stations les plus connues sont de petits bourgs côtiers comptant entre 2 500 et 15 000 habitants de population résidente et ayant bien souvent une clientèle précise : Tintagel (1 500 h.), Mevagissey (2 200 h.), Bude (5 000 h.), Babbacombe (5 000 h.), Bideford (10 000 h.), Newquay (11 500 h.), Teignmouth (11 500 h.), Barnstaple (16 000 h.), Penzance (19 500 h.). Si Torquay est la station la plus « chic » et si Sidmouth reçoit surtout une clientèle aisée, Paignton est par contre une station familiale, Newquay celle des jeunes, Saint-Ive's celle des artistes ; Sidmouth-Budleigh accueille surtout des retraités ; Salcombe est la station des sports nautiques. La grande majorité des vacanciers séjourne en juillet-août dans quatre petits districts littoraux surtout : Exmouth-Dartmouth, Newquay-Portreath, Saint-Ive's-Penzance, Babbacombe sur la côte Nord du Devon. La principale station est de loin Torquay qui reçoit plus d'un million de visiteurs par an, en hiver parfois mais surtout en été. Située sur la côte Sud de la Cornouailles, près de la limite Est de la région, Torquay étendue à une extrémité de Tor Bay, partage une étendue de près de cinq kilomètres de plage avec la petite station voisine, mais en expansion rapide, de Paignton. Dans une région fréquentée surtout par des familles et des retraités,

LE TOURISME EN CORNOUILLES (d'après NOROIS, N°76, Oct, Déc. 1972)

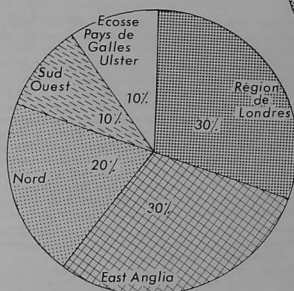
REPARTITION DANS LE TEMPS ET PAR CATEGORIE SOCIALE



MODE DE TRANSPORT



ORIGINE GEOGRAPHIQUE



	pension, hôtel	appartement chez des amis	chalet	caravane	camping
novembre à février	100%	-	-	-	-
mars à juin	94%	3%	-	1%	2%
juillet-août	26%	33%	9%	23%	9%
septembre-octobre	39%	33%	9%	26%	3%

MODE DE SEJOUR SELON LE MOMENT DE L'ANNEE.

il y a peu de night-clubs ou établissements similaires et les stations cornouaillaises ont pour cette raison une réputation de puritanisme ; mais Torquay fait dans ce domaine exception à la règle en groupant la plupart des établissements nocturnes. Plymouth joue également un rôle important dans le commerce balnéaire, mais ne peut pas être considérée véritablement comme une station balnéaire proprement dite en raison de la complexité de sa vie économique.

Les visiteurs viennent surtout des grandes concentrations industrielles britanniques : Londres, Midlands, région de Bristol, Lancashire, Yorkshire, Nord-Est. Pendant la période 1960-1970 le nombre de touristes est d'environ 4 500 000 personnes par an, séjournant en moyenne pendant 11,5 jours par an. Le tourisme fournit aux deux comtés du Cornwall et du Devon réunis 11 % de leur revenu. Il occupe une partie importante de la population active : il représente au total par les activités liées de près ou de loin au tourisme 12 % de l'emploi total ; les salariés de l'hôtellerie représentent en moyenne 7 % des actifs du Cornwall-Devon (contre 2,5 % pour l'ensemble de la Grande-Bretagne), mais plus de 30 % des actifs à Ilfracombe ou Newquay. Mais il s'agit souvent aussi d'emplois plus ou moins temporaires et les variations saisonnières de l'emploi sont très importantes : le tourisme continue à se développer et le nombre de personnes qu'il emploie a augmenté de 16 % de 1961 à 1965, contre 9 % pour l'ensemble de la Grande-Bretagne. Le tourisme anime surtout de petites entreprises et c'est ce qui explique que la proportion de travailleurs établis à leur compte soit en Devon-Cornwall double de celle de la Grande-Bretagne entière ; 48 % des hôtels sont de petite taille (moins de 20 chambres) et les 9/10 des hôtels sont dirigés directement par leur propriétaire. Il existe également en Cornwall-Devon de nombreux hôteliers et directeurs de pension de famille qui sont également agriculteurs à temps partiel. Le développement du tourisme a eu peu d'incidence sur les autres activités économiques : la consommation touristique n'absorbe que 4 à 5 % de la production agricole locale et procure peu de débouchés à l'agriculture locale si ce n'est pour la vente de lait, de cidre et accessoirement pour la création de camps de caravanes ou de camping. Dans le domaine des activités autres qu'agricoles il n'y a que les garagistes qui profitent véritablement de la fréquentation touristique (80 % des visiteurs viennent en voiture). D'autre part les activités touristiques ne profitent qu'aux régions côtières car les touristes pénètrent très peu vers l'intérieur des terres : ils font notamment preuve de peu d'intérêt pour le parc naturel du Dartmoor.

Comme en Bretagne et comme dans d'autres régions d'Europe (dans les pays méditerranéens notamment) l'essor du tourisme supplée à l'insuffisance du développement économique, mais n'est qu'une solution partielle qui ne peut résoudre l'ensemble des problèmes.

3) Les problèmes de la région :

a) la dépopulation :

Les conditions de la vie économique sont en Cornouailles semblables à celles de Bretagne entraînant des conséquences comparables au niveau des mouvements de population.

L'ensemble de la Cornouailles se dépeuple, et les régions intérieures davantage que les régions côtières. Ce dépeuplement se manifeste surtout depuis la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e ; depuis cette époque les zones rurales ont perdu 6 à 30 % de leur population selon les endroits. Le dépeuplement touche surtout le Cornwall où la population commence à diminuer dès après 1801 ; après 1851 l'émigration est supérieure à l'accroissement naturel et ce au moins jusqu'en 1961 ; pour la période 1951-1961 le Cornwall fait partie des régions pour lesquelles l'évolution de la population est plutôt négative avec un taux de variation compris entre 0 et - 5 %. En Devon (qui était en 1700 un des 5 comtés les plus peuplés d'Angleterre) la situation est moins critique mais l'émigration avant 1961 au moins a dépassé la moitié de l'accroissement naturel ; pour la période 1951-1961 le Devon fait partie des régions où l'évolution de la population est plutôt positive avec un taux de variation compris entre 0 et + 5 %. La densité de population y est double de celle du Cornwall et la proportion des agriculteurs plus faible ; c'est également en Devon que sont situés les deux principaux centres urbains et industriels de la région (Plymouth et Exeter) et la plus importante station balnéaire (Torquay). L'émigration touche surtout les paroisses de moins de 1 000 h. ; pour 18 paroisses de Devonshire méridional formant un croissant autour du Dartmoor la population totale était de :

11 307 h. en 1801 - 15 363 en 1841 - 10 918 en 1961.

Les paroisses de moins de 1 000 h. ont perdu depuis le milieu du XIX^e siècle 35 à 45 % de leur population. Pour les localités de plus de 1 000 h. les différences sont sensibles selon la situation économique ; ainsi Modbury avant vu décliner son industrie lainière et n'étant pas sur une voie de chemin de fer a perdu la moitié de sa population en un siècle ; par contre Southbrent disposant du chemin de fer, possédant une usine de meubles, un sanatorium et ayant bénéficié de l'installation de travailleurs de Plymouth a vu dans le même temps sa population augmenter de 40 %.

b) Les raisons de la dépopulation :

Les petites exploitations restent nombreuses surtout en Cornwall avec des conditions de vie et de travail difficiles par rapport aux grandes exploitations du bassin de Londres mieux équipées ; d'autre part pour les paysans qui quittent la campagne les possibilités d'emploi dans la région étaient très faibles.

Jusqu'à une date récente le pourcentage de chômeurs était important : en 1959 lorsque sont définies les Unemployment Areas (zones de chômage), l'une d'entre elles englobe le Cornwall et une partie du Devon ; à l'époque le taux de chômage y représente le double de la moyenne nationale (4 % contre 2 %).

c) Les solutions

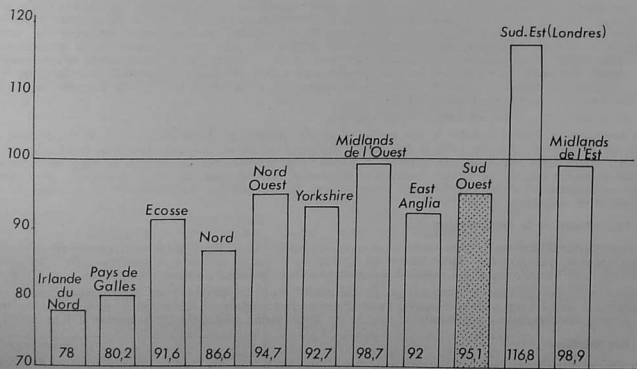
En raison des efforts réalisés, la Cornouailles ne fait plus partie des régions les plus pauvres du Royaume-



Ecosse : Région de planification économique
 Development Areas
 - - - - Intermediate Areas
 ■■■■ Special Development Areas (aide renforcée)

CADRES GEOGRAPHIQUES DE L'AIDE DU BOARD OF TRADE.

PRODUIT INTERIEUR BRUT PAR HABITANT EN 1974 SELON LES REGIONS.



Uni ou de façon moins nette ; en 1974 la région du Sud-Ouest occupe une position moyenne parmi les régions du Royaume-Uni en ce qui concerne le Produit Intérieur Brut par habitant, elle devance nettement l'Ecosse, le Pays de Galles et l'Ulster régions les plus pauvres du Royaume-Uni. Mais il faut cependant préciser que la région du Sud-Ouest (10 régions de planification économique ont été définies en 1964) comprend 6 comtés (Cornwall, Devon, Somerset, Dorset, Wiltshire, Gloucestershire) ce qui fausse d'une certaine façon les résultats, les 2 comtés à l'Ouest de la région (Cornwall et Devon) étant surtout Wiltshire et Gloucestershire). Pour la Cornouailles la situation quant à la dépopulation s'est améliorée après 1961 : de 1951 à 1961 s'il y avait un solde migratoire pour les adultes et les personnes âgées, il y avait un déficit migratoire (plus de départs que d'arrivées) pour les jeunes tant citadins que ruraux ; de 1961 à 1966 le solde migratoire est positif pour toutes les tranches d'âge (émigration : 28 000 actifs et 3 000 retraités - immigration : 36 500 actifs et 8 500 retraités), mais cette statistique apparemment favorable à la Cornouailles peut cacher aussi des inégalités entre Cornwall et Devon des inégalités plus favorisées.

La Grande-Bretagne se situe bien avant la République Fédérale Allemande et la France pour les dépenses en faveur des régions en difficulté (4 fois plus importantes en Grande-Bretagne). Ces régions groupent environ le quart de la population britannique et parmi ces régions celle du Cornwall-Devon est pratiquement la seule qui ne soit pas une région de vieille industrialisation et urbanisation.

A partir de 1945 sont créées les Development Areas (zones de développement) dont fait partie le Cornwall et la partie du Nord du Devon. En 1967 sont créées des Special Development Areas pour renforcer l'intervention des pouvoirs publics dans des régions à la situation critique. En 1970 sont créées les Intermediate Areas, pour soutenir des régions sans difficultés vraiment graves, mais ayant un taux de croissance faible : la région de Plymouth fait notamment partie de ces Intermediate Areas.

Les localisations industrielles sont contrôlées par le Department of Trade and Industry depuis 1970 avec un permis spécial pour les installations industrielles de plus de 900 m² ; de 1968 à 1971 les zones d'intervention groupant 26 % de la population active ont reçu 40 % des nouvelles surfaces industrielles. L'Etat intervient également par la construction de bâtiments industriels loués aux entreprises après une utilisation gratuite pendant cinq ans ; de 1960 à 1971 la région du Sud-Ouest a reçu 0,5 % des emplois nouveaux créés dans le cadre des constructions d'Etat (0,72 % des emplois féminins) et accueilli 0,8 % des entreprises ainsi nouvellement créées. Les entreprises bénéficient également d'avantages financiers (prêts, aide fiscale, subventions depuis 1970, amortissement accéléré).

Au total de 1961 à 1971 la région du Sud-Ouest groupant 4,9 % des emplois industriels a reçu 6,8 % des emplois industriels nouveaux, dont 4 % dans le Cornwall et le Devon (mais en fait surtout dans le Devon à l'Est de la région). Dans l'ensemble la région du Sud-Ouest a connu une remarquable croissance. Cependant en 1971 le taux de chômage est de 2,6 % pour l'ensemble du Royaume-Uni, mais de 3,7 % pour les Intermediate Areas et de 4,5 % pour les Development Areas.

De 1961 à 1971 la population de la région du Sud-Ouest a augmenté en moyenne de 1 % par an, mais là encore ce taux d'ensemble positif peut cacher d'importantes inégalités entre les cinq comtés de cette région.

Bien des points dans les lignes ci-dessus auraient besoin d'être précisés et actualisés, mais il n'en reste pas moins que de nombreuses ressemblances avec la Bretagne : un massif ancien, un climat doux et humide, un paysage de bocage et un habitat dispersé, une grande importance donnée à l'élevage, des cultures de primeurs sur la côte ; c'est aussi une région sous-industrialisée, touchée par l'émigration et où s'est développé le tourisme balnéaire. Cependant les progrès de l'élevage ont été plus précoces en Cornouailles, le déclin de la pêche y est plus marqué, la part du tourisme sans doute plus importante.

La Cornouailles comme la Bretagne font partie des régions périphériques de l'Europe, régions pauvres et sous-industrialisées : cependant la Cornouailles (mais est-ce le cas du Cornwall ?) semble avoir rattrapé plus rapidement une partie de son retard économique. Cependant, le développement du Marché Commun pourra-t-il combler les déséquilibres entre régions et ne risque-t-il pas de les accentuer ?

Les liens traditionnels entre les deux terres situées de part et d'autre de la Mer Celtique se développent à nouveau, avec notamment l'établissement de la ligne maritime Roscoff-Plymouth, mais les productions et activités (en outre la production légumière des deux pays est concurrencée par celle des pays méditerranéens et cette concurrence risque d'être accrue par leur entrée éventuelle dans le Marché Commun). Une harmonisation des politiques de développement économique semble nécessaire, ne serait-ce que pour développer les relations économiques et commerciales entre la Bretagne et la Cornouailles.

Y. JARDIN.

Sources :

- Géographie Universelle Larousse - Tome I - L'Europe péninsulaire - 1957.
- P. Flatres - Géographie rurale de quatre contrées celtiques : Irlande, Galles, Cornwall et Man - Librairie Universitaire Pilon - Rennes - 1957.
- The British Isles - A systematic and regional geography - by G. H. Dury - Heinemann - London 1968.
- J. Beaufeu-Garnier et A. Gulcher - Les Iles Britanniques - Collection Orbis - L'Europe du Nord et du Nord-Ouest - P.U.F. - 1963.
- J. Beaufeu-Garnier assistée de J. M. Pagès - Les Iles Britanniques - C.D.U. 1972.
- L'Information Géographique - N° 3 - Mai-juin 1968 et 1972.
- Noirois (Revue Géographique de l'Ouest et des pays de l'Atlantique Nord - N° 60 (oct.-déc. 1968 - N° 76 (oct.-déc. 1972)).

Note : Les cartes ont été dessinées par J. Uztarroz et Sim.

VENTE PAR CORRESPONDANCE :

SKOL VREIZH, 1, place du Marc'hallac'h, 29210 MORLAIX
C.C.P. : 2248-25 X Rennes

Ce service peut vous expédier, AU MEME PRIX QU'EN LIBRAIRIE :

- A. **NOTRE COLLECTION DES NUMEROS ANCIENS DISPONIBLES**
(sans les manuels, soit une quarantaine de numéros) 100 F franco
- B. KAMMDRO AN ANKOU, numéro double en breton 10 F franco
TRISTAN ET ISEULT, numéro double en français .. 10 F franco

C. NOS MANUELS :

HISTOIRE DE LA BRETAGNE ET DES PAYS CELTIQUES :

- Tome I : « de la Préhistoire à la Féodalité », 135 pages 20 F franco
- Tome II : « L'Etat breton de 1341 à 1532 et les Pays celtiques au Moyen-Age », 133 pages 20 F franco
- Tome III : « La Bretagne-Province (1532-1789) et les Pays celtes », 240 pages 40 F franco

LA GEOGRAPHIE DE LA BRETAGNE, 240 pages ... 40 F franco
(en préparation : la Nature en Bretagne et les deux derniers tomes de l'Histoire de la Bretagne.)

D. L'AGRICULTURE EN BRETAGNE, DYNAMISME OU DOMINATION

Une étude du Groupe de Recherches Bretonnes, 127 pages 25 F franco

E. C'HWECH KONTADENN e brezhoneg aes ha bew

(six contes dans un breton facile et vivant, avec un lexique), 112 pages 28 F franco

Cette production de notre commission « Rannyezhoù » est éditée en dehors de l'abonnement.

F. AUTOCOLLANT SKOL VREIZH contre deux timbres à 1,20 F pour chaque autocollant, plus une enveloppe timbrée à votre adresse.

NOTRE RÉDACTION

- **recherche des collaborateurs.** Faites bénéficier vos collègues de vos études et de vos expériences pédagogiques sur la matière de Bretagne en les proposant à SKOL VREIZH. Entrez dans les commissions existantes ou à créer. SKOL VREIZH est votre revue !
- assure la location (55 F) ou la vente (305 F) du MONTAGE SKOL VREIZH SUR LES MARAIS SALANTS DE GUERANDE (100 diapos, cassette, 37 mn).
- demande aux lecteurs de SKOL VREIZH de renouveler à temps leur abonnement et de faire abonner les écoles, les bibliothèques, sans oublier leurs collègues. Merci !

Rédaction SKOL VREIZH, 19, rue Bergeronnettes, 44800 Saint-Herblain

Organisée par les Instituteurs et Professeurs Laiques Bretons (Skolaerien ha Kelennerien AR FALZ) et la revue SKOL VREIZH,

XI^e SESSION D'ÉTUDES BRETONNES

La XI^e Session d'Études aura lieu du 2 au 9 septembre 1979, à la colonie de vacances de Saint-Martin-des-Champs, sur la plage de Saint-Samson, à PLOUGASNOU, près de MORLAIX.

Chaque journée du stage sera organisée ainsi :
Les matinées seront consacrées à des ateliers :

- 9 h - 10 h : Chant.
10 h - 11 h : Breton (3 niveaux).
11 h - 12 h : Dessin, flûte, lutte bretonne et jeux bretons.
12 h - 12 h 30 : Danses.

L'après-midi, à partir de 16 heures, et le soir à partir de 20 h 30, diverses causeries sont prévues, en particulier une présentation du théâtre breton actuel, du travail accompli par Skol Vreizh, le montage sur J. Riou, etc... Des rencontres se feront avec les gens du pays.

Inscrivez-vous,

- soit pour la partie en breton : du 2 au 5 inclus,
- soit pour la partie en français : du 6 au 9 inclus,
- soit pour toute la semaine.

Le prix de la journée sera de 50 F pour les adultes, de 30 F pour les jeunes, les non-salariés, les chômeurs, et de 20 F pour les enfants.

Des moniteurs et monitrices bretonnantes s'occuperont des enfants pendant les activités des parents.

Pour vous inscrire ou demander des renseignements, écrivez à SKOL VREIZH, 1, place du Marc'hallac'h, 29210 MORLAIX.



Formulaire d'inscription à découper ou à recopier :

NOM :
Prénom :
Profession :
Nombre d'enfants participant au stage :
Nom(s) :
Age(s) :
Adresse :

Je m'inscris au stage des IPLB
— pour l'ensemble de la session ;
— pour la partie Langue bretonne ;
— pour la partie Civilisation.

Ci-joint un chèque de 50 F (droit d'inscription forfaitaire).
Signature :

